

•EXCELSIOR•

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France... Un an, 38 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Élegances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR D'EXCELSIOR
 88, avenue des Champs-Elysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

DONNEZ VOTRE OR, JE DONNE MON SANG !



Comme pour le premier Emprunt national, le gouvernement a demandé à plusieurs artistes de composer des affiches qui, sur tous les murs de France, inviteront les citoyens de l'arrière à seconder la tâche héroïque de ceux de l'avant, par la collaboration financière que réclame la Victoire. M. Abel Faivre, admirablement inspiré, a dessiné, pour le deuxième Emprunt, cette affiche où, sur le visage du poilu irrésistiblement lancé vers son but glorieux, éclatent la confiance et la joie de vaincre.

(Éditée par Devambez.)

Les fleurs dans l'usine

Les journalistes étrangers qui ont visité les usines de guerre du Gresivaudan et de la Tarentaise nous disent en revenir étonnés et charmés, frappés d'admiration. Mais quelles nuances mettent-ils à ces sentiments ? Attachons grand prix au témoignage du journaliste japonais qui, voulant remercier au déjeuner de séparation ses hôtes les usiniers, leur a rappelé, subtil et perspicace, avec quelle douceur la France annexa jadis la Savoie : hommage au génie politique de la France la plus magnifiquement guerrière.

Rien de plus juste et vrai. La France dit à peu près comme Antigone : « Je suis faite pour aimer, non pour haïr. » Et parfois il semble que la nature encourage de telles paroles. C'est le cas pour ce Dauphiné et pour cette Savoie qui produisent chaque jour des milliers d'appareils à tuer, et sur qui la nature alpestre met sa paix. Notre patrie — ses paysages et son âme — ne perd jamais, dans les plus sombres travaux, son sourire.

Grenoble se trouve aujourd'hui la capitale d'une province industrielle et guerrière qui a concentré une force égale à plus de cinq cent mille chevaux pour fabriquer toujours plus de munitions de toute sorte, et qui pourtant reste un décor d'idylliques bonheurs. O Uriage tout vert tendre parmi les pâturages ! O rivières couleur de lait ou d'azur ! Mais c'est aux gorges les plus graves de l'Isère que l'œil se réjouit de longues et blanches conduites accrochées au flanc de la montagne; liées en faisceaux de trois ou quatre, quelquefois énormes à pouvoir accueillir un homme à cheval, souvent sveltes et fines, elles font penser à de grandes orgues mutettes. Ce sont les conduites forcées, à renfort de béton armé, de l'eau saisie au seuil des neiges éternelles; c'est toute la pure beauté de la montagne.

La coule, domptée et réglée, la force de la fameuse houille blanche, c'est-à-dire des réserves inépuisables des glaciers. Sa puissance gigantesque actionne des turbines géantes, et elle fait du Gresivaudan la vallée de l'électricité. Là-bas, elle engendre fonte et acier, chlore et soude, papier et carton, obus et explosifs. Mais ici, elle n'est que fraîcheur et charme apaisant. Là-bas, si le curieux se hausse sur une borne jusqu'à quelque lucarne, il peut voir dans un vaste atelier rectangulaire des langues de feu sortir de terre à intervalles réguliers et, devant chacune d'elles, un homme à cagoule, silencieux, immobile, armé d'un étrange fer... Mais ici, je regarde la brume se déchirer lentement sur l'étang, devant le château que Lesdiguières construisit à Vizille; et ce soir, à Grenoble, j'entendrai sur les quais de l'Isère le bruissement spécial aux villes de province dans le crépuscule ou bien, la nuit venue, derrière le beau palais de Justice, un violon solitaire... Dans un réseau de petites et moyennes villes qui se tend de Grenoble à Annecy — cités faites pour les jardins, la lecture, la lente méditation et la vertu modeste — il y a donc une formidable humanité diaboliquement moderne qui entretient ce perpétuel contraste : une hâte sinistre dans le lieu du repos.

Elle a de la chance, la France; elle est bien née. Ce sont des Français qui ont découvert ce secret de la montagne, l'utilisation des hautes chutes, le transport de la force en courant électrique, l'électricité appliquée à la métallurgie. Très pauvre en charbon et devant faire face à de terribles nécessités métallurgiques et chimiques, la France a donc pu s'en tirer grâce au génie de Bergès, de Deprez et d'Héroult; et, suprême merveille, la houille blanche, qui respecte les paysages, respecte aussi les travailleurs; elle assainit l'atmosphère de l'usine, elle adoucit le dur visage de la civilisation mécanique. L'usine la plus puissante que j'aie visitée montre une invraisemblable propreté. On n'y a jamais installé une chaudière, pas un morceau de charbon n'en a brouillé la netteté. Le bruit des machines y fait une musique sourde, et l'agitation même y prend un air de luxe.

Vais-je après cela vanter la bonne tenue des ouvriers et leurs yeux accueillants ? Ce serait bien injuste pour d'autres usines de la région voisine et filles, c'est-à-dire de la houille noire. Je songe à l'une d'elles où onze mille hommes et femmes travaillent parmi trois mille machines-outils dans un chaos de fer et de feu. Eh bien, je n'ai vu là que de clairs visages.

Je laisse à supposer le nombre des jolies filles. Mais je dois dire qu'il y a dans cet enfer, posé sur un semblant de table, un humble vase avec des fleurs.

Henri Clouard.

Ce que l'on dit

En attendant...

Dans un roman très simple et très intéressant, Martha Steiner, gouvernante allemande, M. André Avèze met en scène un Français, honnête vétérinaire de son métier, si je ne m'abuse, qui au début de la guerre soutenait mordicus que jamais l'Angleterre n'interviendrait. On avait beau lui objecter les déclarations de sir Edward Grey, promettant à notre ambassadeur l'appui de la marine britannique au cas où la flotte allemande tenterait, dans la mer du Nord ou le pas de Calais, des hostilités soit contre la côte française, soit contre des bateaux naviguant sous notre pavillon; on avait beau, même, lui montrer la Belgique prise à la gorge et faisant appel, tout en tenant tête à l'envahisseur, aux Etats garants de sa neutralité : « L'Angleterre ne marchera pas, affirmait-il, entêté, c'est moi qui vous le dis ! »

Ce qu'il y a de curieux, c'est que le gouvernement allemand, qui devait cependant posséder de plus amples et meilleurs moyens d'information que ce vétérinaire, a partagé jusqu'au dernier moment la même conviction. Et il met aujourd'hui son erreur sur le compte de la perfidie de cette astucieuse Albion, qui aurait fait exprès de lui laisser déclarer la guerre afin de lui tomber dessus ensuite, contre toutes prévisions.

La vérité est tout autre, et l'on s'en aperçoit sans peine en lisant les correspondances diplomatiques, et surtout les dépêches anglaises. Sir Edward Grey, loin de désirer la guerre, souhaitait ardemment et sincèrement le maintien de la paix : il le souhaitait trop, si j'ose dire. De sorte qu'il évitait de promettre à la France et à la Russie le concours enfin et absolu de l'Angleterre, redoutant qu'aujourd'hui celles-ci ne pressent plus énergiquement la défense de la Serbie ; qu'elles allassent jusqu'au bout des plus extrêmes concessions aux exigences de l'Allemagne et de l'Autriche, tel était l'objet de sa diplomatie.

Mais la brutalité et l'inintelligence allemandes étaient incapables de comprendre ces motifs. L'Allemagne en conclut tout simplement que l'Angleterre avait peur, et ne marcherait pas. Elle envahit donc la Belgique. Et quand l'Angleterre, alors, intervint, elle déclara, tout étonnée, que ce n'était pas de jeu.

Cela prouve que les honnêtes gens ne peuvent pas se mettre dans la peau des coquins, et réciproquement.

Pierre Mille.

Nous publions aujourd'hui, en première page, l'admirable et définitif poilu — le poilu type — que signa le grand artiste Abel Faivre, le jour, récent encore, où il termina l'affiche pour le second Emprunt national, qui va demain paraître sur tous les murs de Paris et de France.

A voir ce gaillard superbe, allant, la main haute — le cœur plus haut encore, assurément — vers la Victoire, personne qui ne se dira : « Impossible que le plus inspiré des artistes ait trouvé cela tout seul. Cette affiche est un portrait. »

C'en est un, en effet. Un soir, près de la gare du Nord, Abel Faivre se promenait. Un soldat passa. C'était celui-là. L'auteur de si vivants dessins avait longtemps cherché, à l'atelier, le héros de son affiche. Il le rencontra dans la rue. L'homme arrivait en permission pour six jours.

— Venez, lui dit l'artiste.

Il le garda toute la semaine, le dessina trente-quatre fois, le fit manger, boire, aller au théâtre.

Et ce poilu heureux est maintenant immortel.

Nous disions, l'autre jour, ici même, que la « division » du travail adoptée par certains facteurs des gares avait pour résultat une « multiplication » excessive — au gré de bien des voyageurs — du pourboire.

Vous pensez bien que ce n'est pas l'avis des autres intéressés. Ils nous envoient une protestation véhément. Sans doute, si cette méthode de travail leur est, comme ils le disent, imposée par les compagnies elles-mêmes, nous n'avons qu'à nous incliner... et à « multiplier » de la meilleure grâce possible, ne fût-

ce que pour repousser la contre-attaque que nos correspondants, bons tacticiens, nous lanceront :

« De même, nous écrivent-ils, qu'il existe des catégories de travailleurs pour la sélection du travail, il y a des catégories de voyageurs pour la sélection des pourboires ; il y a : 1^o le voyageur généreux, celui qui rétribue de son mieux la peine des autres ; il y a : 2^o le voyageur qui paie bien juste les services rendus ; il y a aussi : 3^o le voyageur grincheux, celui qui veut être servi très vite, très bien, ne se montre pas satisfait et qui, pour éviter le pourboire, engage une querelle d'Allemand. »

Une querelle d'Allemand ! Nos correspondants n'y vont pas de main morte, ni par quatre chemins, car ils ajoutent :

« Puisque vous dites que notre métier a du bon, pourquoi ne venez-vous pas l'exercer ? »

Pourquoi ? Mais tout simplement parce que ce n'est pas le nôtre, et que nous connaissons le proverbe. Ainsi les malles seront mieux portées... ***

Il y a dénaturalisation et dénaturalisation.

Interrogeant hier, dans les couloirs de la Chambre, un de ses collègues sur ce qui se passait en séance, un député du Midi levait les bras au ciel en apprenant que l'ordre du jour venait d'appeler le projet sur les dénaturalisations :

— Et moi qui ai laissé chez moi toutes mes notes pour le discours que je veux prononcer, clamait-il, désespéré...

— Comment, les questions juridiques t'intéressent maintenant ?

— Juridiques, non. Mais l'alcool... l'intervention que j'ai promise à mes électeurs...

Quand on lui eut expliqué qu'il ne s'agissait pas de la dénaturalisation de l'alcool, mais de celle des naturalisés français qui ont conservé leur nationalité première, le député fit : « Ouf ! » Il aura le temps de rassembler ses notes et de préparer son discours.

Mardi, dernier jour avant la hausse du sucre, nombre d'épiceries manquaient absolument de sucre : ni cassé, ni granulé, ni en pains, ni en poudre ! La clientèle se retirait consternée.

Mercredi, premier jour de la hausse du sucre, les mêmes épiceries étaient comme par enchantement pourvues de toutes les sortes de sucre. Si bien que des esprits mal faits se sont demandé si ces commerçants n'auraient pas réservé leur stock pour le revendre à meilleur compte...

Le public n'en a jamais fini de casser du sucre sur le dos des sucreries ! ***

De quoi il est permis de causer à table.

Le protocole mondain a réglé cette question. Dès les hors-d'œuvre, vous pouvez discuter le communiqué. Au rôti, vous développez des plans stratégiques. Au dessert, vous débitez de la politique en Grèce.

— Mais, direz-vous, en dehors des sujets de guerre, n'est-il pas permis de...

Chut ! Aux liqueurs seulement vous avez le droit de parler des « battues pour la destruction du gibier », et des « épreuves de sélection par la course ». (Quant à la chasse et aux courses, il est bien entendu qu'on n'en parle jamais !)

Aux liqueurs aussi, on peut parler théâtres, modes. On sait que le service des liqueurs est celui où le plus volontiers on s'attarde.

Il est difficile de savoir si les Allemands ont mis les populations des villes occupées au courant de ce qui leur arrive dans la Somme.

Au début de la guerre, les « kommandantur » faisaient apposer sur les murailles des comminiqués verbeux et lyriques où les noms de villes russes et françaises retentissaient doucereusement dans les cours.

Les prisonniers se chiffraient naturellement par milliers, par dizaines de mille. Mais toujours quelque plaisir se mêlait à la foule des curieux. Une heure après l'affichage, à l'aide d'un zéro bien placé, les 10.000 prisonniers étaient devenus 100.000, un million, 10 millions. Un soldat du « landsturm » passait, et au lieu de se détourner pour rire, il brandissait son sabre et des menaces.

Voilà les gens qui voulaient que l'esprit allemand régnât sur le monde !

Le Veilleur.

La fourrure blanche

J'ai beau sonner, et sonner encore, mon valet de chambre ne vient pas!... Enfin, il arrive.

— Eh bien! Louis, que faites-vous donc? Je sonne depuis un quart d'heure.

Louis me répond d'un air résigné :

— Chaque fois que monsieur sortira en automne et en hiver avec la cousine de monsieur, ce sera la même chose.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que la cousine de monsieur est venue hier chercher monsieur en auto, et que, vu l'automne, elle avait des fourrures blanches, et qu'alors, rien que d'avoir été en voiture avec cette dame, le veston de monsieur se trouvait tellement couvert de poils blancs que j'ai mis vingt minutes à le brosser, voilà. Pendant ce temps-là, monsieur sonnait.

Il est vrai que les femmes sont insupportables avec leurs fourrures chenues, en vérité. Impossible de demeurer cinq minutes dans le voisinage d'une personne emmitouflée parmi ces pelages couleur de neige, sans se voir soi-même blanchi, et comme enseveli sous un nuage de plâtre fin. Rien de plus odieux. Il ne serait pas exagéré de soutenir qu'une dame, en adoptant la fourrure candide, déclare positivement la guerre à l'humanité tout entière, comme un empire du Centre... Et, néanmoins, les couturiers continuent à garnir des robes et des manteaux avec du renard blanc et autres horreurs analogues! Et leurs clientes arborent avec orgueil ces garnitures cruelles et ces ornements redoutables : rien à faire, c'est la guerre...

Tout à coup, la porte s'ouvre en ouragan : et voici Charlotte! Son œil brille, sa lèvre tremble :

— Mon cher, je viens d'avoir une querelle incroyable avec ma femme de chambre! C'est inouï! Croiriez-vous qu'elle m'a demandé une augmentation, sous prétexte que j'ai un collet en fourrure blanche et que c'est, paraît-il, trop fatigant de tenir mes robes en état, à cause des quelques poils blancs qui se perdent ça et là... Quel aplomb!

— Et qu'allez-vous faire?

— Moi? Je ne céderai pas!... J'ai dit à cette sotte qu'elle pouvait s'en aller si elle voulait, mais que ses gages ne seraient pas augmentés d'un sou. Et quant à mes robes...

Charlotte prend un air grave, pathétique même :

— Quant à mes robes, j'ai déclaré que je les brosserais moi-même chaque fois que je serais sortie avec mon collet. Ce n'est pas au moment où nos héroïques soldats souffrent dans les tranchées qu'une femme doit hésiter à mettre la main à la pâte et à s'adonner de sa personne aux soins du ménage! »

Que pouvais-je, sinon applaudir à tant de courage et de noble modestie?

Cependant, cette scène se passait voilà quelque huit jours, et il me faut avouer que pas une seule fois, depuis lors, je n'ai revu le collet blanc...

Peut-être, en somme, la disgrâce de cette fourrure vient-elle de ce que Charlotte, en bonne patriote, craindrait de causer la moindre peine à cet aviateur convalescent, et du reste charmant, qu'elle a pris si généreusement à tâche de distraire et de promener partout en ce moment?... On sait que la tunique des aviateurs est d'un noir d'ébène, magnifique, mais bien salissant.

Marcel Boulenger.

“ Le seul sincère, le seul exact, c'est le communiqué boche! ”

Une note officieuse allemande déclare que si les communiqués allemands ne donnent pas les petits détails des opérations, c'est en raison de l'étendue considérable du front allemand (1.700 kilomètres, plus 900 kilomètres de front austro-hongrois).

Il y a bien une autre raison que la note ne donne pas : c'est qu'ainsi il est aisément de dissimuler au public allemand l'abandon de villages fortifiés et de positions importantes.

Quoi qu'il en soit, aucun doute ne peut subsister : le communiqué allemand est le meilleur des communiqués, le seul. Il faut demander le communiqué allemand. Voici, en effet, dans quels termes la dépêche allemande recommande au monde entier l'excellence de ce produit :

“ Donc, à tous ceux qui veulent savoir l'essentiel et qui désirent que les menus faits n'obscurcissent pas leur vision des événements décisifs, on doit recommander le communiqué allemand, dont la lecture permet, d'autre part, une économie de temps. »

Nouveaux progrès de nos attaques au nord de Rancourt

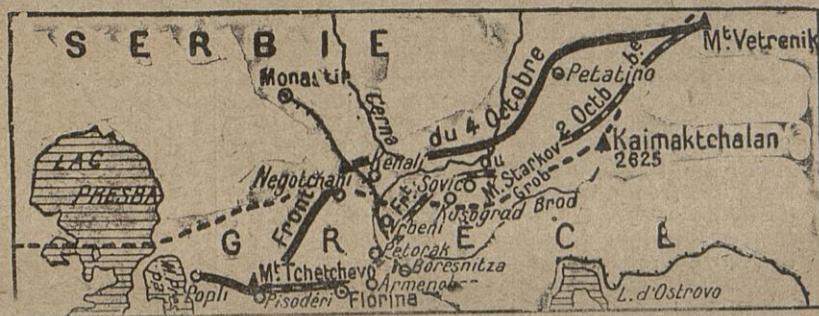
LES SERBES, REFOULANT LES BULGARES, ONT FORTEMENT REPRIS PIED SUR LEUR TERRITOIRE NATIONAL

En Dobroudja, l'opiniâtre résistance de l'ennemi doit céder

Au nord de la Somme, les opérations de détail, menées par les troupes britanniques et les nôtres continuent avec succès. Le hameau d'Eaucourt-l'Abbaye, où l'ennemi avait réussi à prendre pied, a été dégagé et se trouve complètement au pouvoir de nos alliés.

Nous avons progressé, d'une façon soutenue, de part et d'autre de la route de Bapaume, et finalement enlevé tout le système de tranchées qui, au nord de Rancourt, couvre le village de Sailly et se raccorde à la tranchée établie à la lisière du bois de Saint-Pierre-Vaast. Le chiffre des prisonniers, qui est de plus de trois cents, indique l'importance de la garnison, dont ce furent sans doute les seuls survivants.

En Macédoine, l'offensive commencée le 1^{er} octobre par les Serbes, qui reprenaient ce jour-là le sommet du Kaimaktschan, s'est étendue de proche en proche. Le 2 octobre, nos alliés s'avancèrent au nord et au sud du Kaimaktschan. En fin de journée, ils atteignaient au nord la Nidje-Planina et commençaient à gravir, au sud, la chaîne parallèle du Starkov-Grob. Le 3 au matin, les troupes franco-russes qui ont pris Florina intervenaient à leur tour à l'aile gauche. Les Serbes s'emparaient de Sovitz, au pied du Starkov-Grob, pendant que nous nous établissions à Vrbeni et à Petorak, sur les deux rives du Brod. La retraite des Bulgares se précipitait et devenait, par endroits, une déroute. Dans la nuit du 3 au 4 nous avons atteint, à dix kilomètres au nord de Petorak et de Vrbeni, Negotchani et Kenali, qui sont situés l'un sur la route, l'autre sur la voie ferrée de Florina à Monastir, à une quinzaine de kilomètres de cette dernière ville. Les Serbes ayant achevé de descendre le versant du Kaimaktschan, ont occupé Petatino; le coude formé par la Cerna, entre Kenali et Petatino, se trouve en leur pouvoir, et sur plusieurs points ils ont déjà passé la rivière. Les forces bulgares qui défendent, en aval, la vallée de la Cerna jusqu'à son confluent avec le Vardar, sont ainsi coupées de Monastir. Cette fois c'est en territoire serbe que combattent nos vaillants alliés, et ce n'est pas sans une émotion profonde que



nous saluons leur entrée dans la patrie perdue, dont ils ont reconquis 230 kilomètres carrés.

Sur les deux fronts où luttent les armées roumaines, les opérations prennent aussi une excellente tournure. Dans la partie méridionale de la Transylvanie, où ont eu lieu les fortes attaques de l'ennemi, nos alliés, fortement retranchés dans les passes de Vulcan et de la Tour-Rouge, résistent avec succès et ont même regagné du terrain par des contre-attaques; l'une d'elles, menée à l'est du col de la Tour-Rouge, leur a donné 800 prisonniers; ils ont également progressé à l'ouest du col.

En Dobroudja, la résistance acharnée de l'ennemi a été brisée et son aile droite rejetée au-delà d'Amzacia, à huit kilomètres au sud de Toprai-Sari. Le succès est de bon augure pour l'intervention du corps roumain qui a franchi le Danube. Les Roumains ne nous disent pas quelle direction a pris ce corps, et cette discréption se concorde. Les Bulgares prétendent avoir pu « arrêter en partie la marche des troupes roumaines vers Roustchouk et Turtukai ». Il est peu probable que les Roumains aient eu l'intention d'attaquer Roustchouk, dont il faudrait faire le siège. Les Bulgares se vantent donc d'avoir arrêté un mouvement qui ne s'est pas produit. Ce sont là les procédés habituels de nos ennemis quand les événements ne leur sont pas favorables.

C'est dans le même esprit, si on peut s'exprimer ainsi, que les Allemands parlent de furieuses attaques qu'ils auraient repoussées en Volhynie et en Galicie, quand ce sont au contraire leurs contre-attaques qui sont rejetées à l'ouest de Loutz, vers Zatourtzy, ainsi que sur la Tzeniouvka, devant Brzejany.

Jean Villars.

Le nouveau sous-secrétaire allemand au ministère de la Guerre



LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL VON SCHOELER

GENÈVE, 4 octobre. — On mande de Berlin que, par ordre du cabinet de l'empereur, le Lieutenant-général von Schoeler, chef de division, a été nommé au ministère de la Guerre où il devra représenter le ministre de la Guerre suivant les instructions spéciales de celui-ci.

EN GRÈCE

M. Calogeropoulos résiste tant qu'il peut

MAIS IL SE REND BIEN COMPTE QU'IL EST DÉBORDÉ

Le ministère Calogeropoulos continue à être inquiet. Le gouvernement provisoire est en ascension croissante : il reçoit à tout instant des adhésions nouvelles, et M. Venizelos, satisfait de ce qu'il a vu en Crète, est sur le point de quitter La Canée pour se rendre compte par lui-même du mouvement de protestation dans l'Archipel et pour l'organiser.

Les moyens qu'emploie le parti de la résistance, à Athènes, pour combattre la désaffection publique qui mine le gouvernement officiel sont d'un empiricisme enfantin. Pour arrêter les enrôlements volontaires d'officiers, de sous-officiers et de soldats dans l'armée de Salonique, on recourt, par exemple, à des déplacements de garnisons. D'autres procédés sont plus dangereux et plus repréhensibles. Ils consistent, par exemple, à entretenir et à encourager, en sous-main, les manifestations et les provocations des fameuses ligues de mobilisés. En outre, il n'est toujours pas donné satisfaction pleine et entière aux demandes contenues dans la note des Alliés du mois de septembre, et certains complices du baron Schenk jouis-

sent d'une impunité qui ne pourra pas être tolérée éternellement.

Il ne semble pas, d'ailleurs, que M. Calogeropoulos se fasse beaucoup d'illusions sur le succès de ses manœuvres. A en croire la presse grecque, il songerait à donner sa démission, n'ayant qu'une confiance limitée dans le succès d'une politique dirigée contre l'Entente. D'ailleurs, la dernière carte jouée par le gouvernement d'Athènes, sur la suggestion de l'Allemagne, c'était la défaite prochaine et la « punition » de la Roumanie. En quelques semaines, de par Mackensen, le royaume roumain devait subir le sort du royaume serbe. Ainsi l'avait promis Guillaume II. Et la Grèce s'instruirait, par cet exemple, de la destinée qui attend les petits Etats assez audacieux pour ne pas subir la loi de l'Allemagne. Les succès de l'armée roumaine, sa brillante contre-offensive dans la Dobroudja ont réduit ces menaces à néant. L'effet que le gouvernement d'Athènes en attendait sur l'opinion publique en Grèce se trouve annihilé. Ainsi s'envole le dernier espoir des germanophiles athéniens. Ils révoyaient de fonder leur politique sur la terreur inspirée par la réputation d'invincibilité de l'Allemagne. Ce suprême argument est sur le point de leur échapper et, dès lors, leur situation devient à peu près intenable.

Jacques Bainville.

LES ENNUIS DU CABINET

Plus le soul...

ATHÈNES, 3 octobre. — La Trésorerie a annoncé à M. Calogeropoulos qu'elle dispose seulement de 360.000 francs pour le mois de septembre, au lieu d'environ 20 millions qui seraient nécessaires pour les appointements des fonctionnaires et officiers et pour les autres dépenses urgentes de l'Etat.

On ne vient pas le voir...

ATHÈNES, 4 octobre. — Les journaux de toutes nuances s'accordent à déclarer que la situation du cabinet Calogeropoulos est rendue très précaire par ce fait que les puissances de l'Entente se sont abstenues de prendre contact avec lui.

On ne lui répond pas...

ATHÈNES, 4 octobre. — La Bulgarie n'ayant pas tenu compte de la protestation du gouvernement hellénique concernant le détachement grec fait prisonnier à Florina et ayant, au contraire, envoyé ledit détachement en Silésie, où se trouvent déjà les troupes d'Hadjopoulos, une nouvelle note sera adressée à l'Allemagne.

On le lâche...

LONDRES, 4 octobre. — On annonce que le consul grec de Birmingham vient d'adresser sa démission au ministre des Affaires étrangères à Athènes.

On télégraphie du Caire au *Times* que la colonie grecque est unanime à adhérer à la politique de M. Venizelos et à répudier l'attitude du roi Constantin.

MARSEILLE, 4 octobre. — Le mouvement national hellène a sa répercussion à Marseille. Le docteur Joannides, capitaine de l'armée grecque, vient d'aviser M. Venizelos qu'il est prêt à se mettre à la tête des volontaires grecs résidant dans le Midi de la France et qui arrivent journallement à Marseille de tous les points de la région. (Information.)



Après un bref séjour à Paris, le prince André de Grèce, que cet instantané a saisi rue des Pyramides, est reparti pour l'Italie, d'où il doit s'embarquer pour la Grèce.

EXCELSIOR

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 4 Octobre (794^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons complété la conquête des puissantes lignes de tranchées allemandes situées ENTRE MORVAL ET LE BOIS SAINT-PIERRE-VAAST. Nous avons fait environ 200 prisonniers, dont 6 officiers.

AU SUD DE LA SOMME, vif bombardement ennemi DANS LA REGION DE BELLOY-EN-SANTERRE.

Nuit calme sur le reste du front.

Le mauvais temps a entravé les opérations aériennes sur la plus grande partie du front.

23 HEURES.

Aucun événement important sur l'ensemble du front.

DANS LA REGION DE LA SOMME, canonnade habituelle, plus intense AUX ENVIRONS DE BELLOY ET D'ASSEVILLERS. Notre infanterie a progressé A L'EST DE MORVAL.

EN ALSACE, lutte d'engins de tranchées SUR LE BAREN ET LE REICHACKERKOPF.

Communiqué britannique

10 HEURES 30.

Nous avons chassé l'ennemi d'EAUCOURT-L'ABAYE. Le village est entièrement en notre possession. Cette nuit, le bombardement a été très violent AU SUD DE L'ANCRE.

Rien d'important à signaler sur le reste du front.

La pluie tombe abondamment depuis ce matin.

Quelques indices de l'usure militaire de l'Allemagne

Les marins allemands se battent dans la Somme

LONDRES, 4 octobre. — Le correspondant de l'agence Reuter au quartier général britannique télegraphie :

Parmi les prisonniers allemands faits ces jours derniers se trouvaient plusieurs marins; ils ont déclaré que la première et la deuxième brigade de la première division navale allemande avaient dû être amenées de la côte sur le front de la Somme pour contribuer à la défense des lignes allemandes, faute d'autres réserves disponibles. »

Défense est faite aux soldats allemands d'avoir peur

Le *Times* publie le texte complet d'un ordre du jour du lieutenant-colonel bavarois von Hassy, trouvé sur un prisonnier. Nous en détachons les passages suivants :

J'attire l'attention sur ce qui suit : les demandes de tir de barrage et les coups de fusil tirés parce qu'un grenadier invisible jette quelques grenades à main, révèlent un état de grand énervement. Le résultat est nul; au contraire, cela ne fait que du mal. Nous gâchons une quantité énorme de munitions, et quand nous en avons besoin il n'en reste plus.

Les hommes doivent rester calmes et garder leur sang froid. Je compte sur l'aide de mes officiers et de mes adjudants.

J'ai l'impression que quelques Anglais lançant des grenades de leurs tranchées peuvent semer la terreur parmi une foule de Bavarois. Cela ne doit pas continuer.

L'ordre se termine ainsi :

Cette peur sur la Somme doit être chassée, et le calme doit la remplacer.

VON HASSY, lieutenant-colonel.

Après le bombardement d'Essen

AMSTERDAM, 4 octobre. — Les *Nouvelles* apprennent que les dégâts infligés à Essen le 23 septembre par deux aviateurs français ont été importants.

La ville a été isolée jusqu'à ce qu'on ait fait disparaître tous les vestiges de destruction.

L'EMPRUNT

Aujourd'hui s'ouvre dans toute la France, dans les colonies, en Grande-Bretagne, l'émission du deuxième Emprunt de la Défense nationale.

Toutes les mesures ont été prises pour faciliter les opérations de souscription : les certificats provisoires munis de quatre coupons seront remis en échange du versement effectué à la souscription, soit en numéraire, soit en bons, soit en obligations de la Défense Nationale.

Boire aux repas
Vittel - Grande Source

Jeudi 5 octobre 1916

Les effets des raids de zéppelins sur... l'Allemagne

BERNE, 4 octobre. — La société pour les voyages de zéppelins qui étendait ses ramifications sur toute l'Allemagne, a décidé de se dissoudre parce qu'elle estime qu'il ne sera pas possible longtemps après la guerre d'organiser des voyages privés de zéppelins.

Le commandant du dirigeable Z-31 a été identifié

LONDRES, 4 octobre. — La commission d'enquête, qui s'est rendue aujourd'hui à Potters-Bar pour examiner les dix-neuf cadavres retrouvés de l'équipage du zéppelin détruit, déclare que le cadavre du commandant du dirigeable portait une médaille sur laquelle on lit l'inscription suivante : K. P. T. N. Mathy. Z-31.

Selon le *Star*, le capitaine Mathy était considéré comme un des plus brillants aéronautes allemands. Il avait pris part à un grand nombre de raids sur l'Angleterre.

En septembre 1915, il accorda à M. Karl von Wiegand, correspondant spécial du *New-York World* à Berlin un interview qui fit quelque bruit.

L'équipage du L-31 comprenait 19 hommes.

Deux aviateurs anglais décorés

LONDRES, 4 octobre. — Officiel. — Le roi a nommé compagnons de l'Ordre du Service distingué les lieutenants Frederick Sourey, du Royal Fusiliers, attaché au corps royal d'aviation, et Alfred de Bath, de la réserve royale de ce même corps, pour la bravoure dont ils ont fait preuve dans l'attaque heureuse contre les dirigeables ennemis.

Les tribulations des partisans de la guerre sous-marine

Le roi de Wurtemberg refuse de recevoir leurs délégués.

BERNE, 4 octobre. — D'après le *Berliner Tagblatt*, la « Ligue bavaroise pour obtenir une victoire rapide sur l'Angleterre », qui avait envoyé récemment une députation au roi de Bavière, a vainement tenté d'obtenir une audience du roi de Wurtemberg.

Les démarches de la ligue avaient pour objet de demander à ces deux souverains d'agir auprès du gouvernement allemand en vue d'une action plus énergique contre l'Angleterre.

La ligue vient, maintenant, d'adresser aux députés du Reichstag une invitation leur demandant d'intervenir dans le même sens au cours de la session parlementaire.

La question sous-marine provoque une scission dans le parti du centre bavarois.

ZURICH, 4 octobre. — Une scission vient de se produire en Bavière, dans le parti du centre. Un groupe de ce parti exige que la guerre sous-marine soit poussée à outrance, tandis que l'autre partie est contraire à tout changement dans l'ordre des choses actuel.



LE PRINCE HIROHITO

dont la proclamation comme héritier au trône impérial japonais aura lieu le 3 novembre prochain. Elle sera précédée de grandes fêtes qui commenceront dès la fin du mois.

Le voyage du "Deutschland"

UN EXTRAIT DU LIVRE DE SON CAPITAINE

Le journal du capitaine Koenig, commandant du sous-marin de commerce « Deutschland », va paraître en Allemagne sous le titre : *le Voyage du « Deutschland »*. C'est le voyage inquiet d'un suspect, sans cesse aux écoutes, sans cesse aux aguets. Nous donnons ici, d'après la presse allemande, deux extraits de cet ouvrage :

Vers 2 heures du matin, je suis éveillé par un « Huijo ! » que me lance le tube acoustique pendu au mur, près de ma tête. Le second officier Cyring, qui est de quart, m'avertit qu'à tribord un feu blanc s'avance rapidement. Je saute dehors, je tourne, en gardant l'équilibre, dans le réduit central, et, par les échelles, à travers l'écoutille de la tourelle, je monte sur la plate-forme. Cyring me montre, à une distance pas trop grande, devant nous, une lumière blanche. Elle paraît se rapprocher. Nous ne voulons pas la laisser arriver plus près; nous donnons l'alarme, et nous plongeons. Alors, pour la première fois, je ressens la singulière impression de surprenante sécurité que vous donne la possibilité d'une si rapide immersion. Et cela va de soi. On navigue en ces temps de guerre mondiale sur un transport non armé, par une nuit sombre. Une lumière s'approche : cela peut être un ennemi; vraisemblablement, c'en est un. En une paire de minutes peuvent jaillir une paire de coups de canon : des obus fracassent votre tourelle, les eaux se précipitent dans la masse solide, et bientôt la mer du Nord se ferme sur vous.

Nous restons sous l'eau jusqu'au petit jour. Vers quatre heures, nous émergeons. Le jour est déjà clair; malheureusement, la mer est extrêmement inconfortable. Au loin, nous voyons une paire de bateaux de pêche qui se livrent laborieusement à leur besogne. D'abord, nous les fixons bien attentivement, mais leur caractère inoffensif apparaît vite nettement, et nous continuons notre route. Ce n'est plus un plaisir, maintenant. Les mouvements du bateau deviennent bientôt tels que le séjour dans les chambres fermées, aérées seulement par les ventilateurs, fait sentir ses effets sur la tête et l'estomac des hommes; une partie de l'équipage renonce à manger. De plus, il est impossible de se tenir sur le pont, qui est balayé sans cesse par la mer... Nous marchons ainsi tout le jour. »

On n'observe pas beaucoup l'étiquette à ce moment; je laisse les hommes en prendre à leur aise; ils n'ont pas beaucoup d'agrément en dessous, et lorsque par hasard une tête sort de l'écoutille pour tirer une paire de bouffées de sa pipe, j'accorde volontiers ce plaisir. Involontairement, tous les yeux foulent l'horizon. Cela a du bon. Plus il y a de matelots qui regardent, mieux on voit et beaucoup de nos gens ont des yeux de faucon.

Voici que dans le limpide crépuscule d'un soir de juin, à une grande distance, deux mâts apparaissent, bientôt suivis d'une cheminée, puis la coque d'un vapeur s'élève sur l'horizon. A l'aide de nos bons prismes, nous ne cessons de l'observer. Nous voulons préciser sa route pour nous écarter de son chemin. Nous avons rapidement une paire de bons relevements et je prends la carte; je regarde, compare, observe encore une fois, calcule, reprends la carte et reste interdit. D'après sa direction, le vapeur ne va pas vers un port. Est-ce donc possible ? De cette manière, il court droit vers la côte, n'importe où, sur des rochers. J'appelle Krapohl et lui montre mes calculs. Nous regardons encore une fois à la jumelle, examinons les cartes. C'est bien ça ! Le gaillard va dans le vide, sans but. Entre temps, nous nous étions rapprochés au point que nous pouvions parfaitement le distinguer. Le clair et pur crépuscule de juin nous permettait de l'observer nettement. C'était un beau vapeur, de tonnage moyen, battant un grand pavillon de pays neutre, et sur sa coque, chose bizarre, étaient peintes les couleurs de ce même pays neutre. Au milieu de la coque il portait, en grosses lettres, un double nom, mais nous ne pouvions pas le lire. Tant à coup Krapohl s'écrie : « Cré tommer ! Comment se fait-il que le gaillard, si longtemps après le coucher du soleil, n'ait pas encore amené son pavillon ? Serait-ce comme par hasard ? Et que signifie cette étrange peinture par ce temps de paix sous-marine ? (Zur Zeit des U-Boot-Friedens.) Le gaillard est suspect ! »

J'étais de son avis. Ce qui me surprenait le plus, c'était la route insensée. On ne va pas par plaisir se promener la nuit dans la mer du Nord, pendant la guerre mondiale.

Nous examinons ce qu'il y a à faire. Le vapeur ne nous a pas encore vus; il poursuit sa route mystérieuse et ne semble pas faire attention à nous. Je décide donc de ne pas plonger, puisque nous allons bientôt nous séparer. Soudain le vapeur vire nettement de bord et met le cap sur nous. Maintenant nous pouvons voir que le brave neutre manœuvre les amarres de ses canots, naturellement afin de mieux prouver son caractère de marchand inoffensif qui est paré et prêt à obtempérer aussitôt aux ordres d'un bateau de guerre. Pour nous, cette loyauté grande nous suffisait. J'envoyai tous mes hommes en bas et je donnai l'alarme. Nous fîmes le branle-bas de plongée, et nous tournâmes vers le vapeur, pour prendre une position en travers, ce qui rend plus facile l'immersion. Alors, à notre grand étonnement, voici ce qui arriva : à peine le neutre a-t-il vu notre mouvement et notre plongée qu'il se détourne avec une grande secousse. En plongeant, nous l'apercevons qui, au milieu de nuages de fumée, s'éloigne en exécutant des zigzags caractéristiques. Cet aveu d'une mauvaise conscience était pour nous simplement un triomphe. Aussi n'avons-nous jamais tant ri qu'à cette fuite de l'honnête homme sans destination connue. Le finaud se croyait démasqué et craignait de recevoir tout à l'heure une torpille dans les côtes. Et dans quelle rage il devait être ! C'eût été si beau de se rapprocher, comme neutre, de la « peste », et alors, à distance sûre, de laisser tomber à la fois ses sabords et ses intentions pures et de tirer ! Le piège au sous-marin U était si bien tendu : le pirate allemand n'avait qu'à venir un peu plus près ! Au lieu de cela, nous piquions dans l'eau où nous restions deux heures avant de remonter.

LE TEMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Là résistance muette et fière des Lillois

Le comité des Intérêts économiques de Roubaix-Tourcoing a adressé à M. Briand, président du Conseil, au lendemain de sa réplique à M. Brizon, en même temps que des félicitations, une lettre d'un Suédois qui a à Lille récemment.

Voici, orthographe et style respectés, les passages les plus significatifs de cet intéressant document :

...Jusqu'au moment de la déportation des pauvres 25.000 personnes, aux Pâques, cette année, on a été en sûreté pour sa personne, mais, après, tout le monde devenait inquiet; on se demandait : « A qui le tour, maintenant ? » Je ne peux pas penser que les Allemands vont continuer cette mesure après toutes les protestations qu'on fait dans la presse de tous les pays. Je crois que ceux qui restent peuvent être tranquille. Plus grave est la question de ravitaillement. C'était certainement la famine depuis près d'un an. Les Allemands consignaient les récoltes dans tous les pays, et ce qu'ils n'ont pas le temps ou le moyen d'enlever, ils préfèrent de le laisser pourrir plutôt que d'en donner aux habitants. Des milliers de tonnes de pommes de terre ont été gaspillées l'année dernière à cette manière. Et les pauvres propriétaires qui n'avaient rien à donner à leurs enfants n'osaient rien toucher. Il y a un comité hispano-américain qui a seul le monopole d'importer des denrées alimentaires dans le pays occupé. Il fait ce qu'il peut pour la population, mais quelquefois des wagons s'égarent en Allemagne et y restent, d'autres fois les chemins de fer sont pris pour les transports de troupes, et, comme il n'y a pas des stocks de réserves, il arrive qu'on doit se contenter de riz et de pain pendant des semaines entières.

Depuis un an il n'existe ni du beurre, ni du lait, ni des œufs; quelquefois on trouve un peu de viande chez un fraudeur à 20 à 25 francs le kilo, ou quelques kilogrammes de pommes de terre à 1 fr. 50 à 2 francs le kilo. Tous les magasins d'alimentation sont fermés, faute de marchandises, depuis longtemps, et le sucre, café, chocolat, thé, sont introuvables. Je me demande si en France on sait ce que souffre le Nord depuis si longtemps.

Le niveau moral de la population n'est pas en moyen ce qu'il était avant la guerre. Mais la grande majorité sont plus Français que jamais. Et moi, qui ai vu tout ce qui s'est passé à Lille, j'admire les Français du Nord. Les Allemands eux-mêmes sont étonnés de voir leur résistance inuite et fière.

Malgré toutes ces souffrances on est plein d'espoir. On a tant souffert qu'on se dit : « Un peu plus ne fait rien; on les aura tout de même. » On a le droit de lire les journaux d'Allemagne et on lit entre les lignes; quelquefois on réussit à avoir un journal français qu'on « tape » en des centaines d'exemplaires et distribue à tout le monde. Tout le monde est uni, ce qui rend la misère plus facile à supporter. Mais je souhaite que la délivrance ne se fasse pas trop attendre : les enfants et les vieillards sont au bout; encore un hiver comme le dernier et beaucoup de monde ne verrait pas la fin de cette guerre.

Ce témoignage peut être cité à côté des plus émouvants.

Les "Conférences nationales"

Le Conseil municipal de la Ville de Paris a organisé au profit des œuvres du département de la Seine une série de « Conférences nationales » au théâtre Sarah-Bernhardt.

M. G. Hanotaux, de l'Académie française, les a inaugurées, hier après-midi, en exposant les rapports qui existèrent de tout temps entre la guerre et le théâtre. « répétition des grandes émotions humaines, préparant et entraînant l'avenir par la commémoration du passé. »

Propos d'un inconnu

GARDONS NOS CHEFS-D'ŒUVRE

Vous n'êtes pas sans avoir lu qu'une magnifique résidence seigneuriale des environs de Dijon vient d'être la proie des flammes. Les pertes sont immenses, irréparables : un pressoir, vieux de plusieurs siècles et classé monument historique, un pressoir d'où sortirent de splendides crus n'est plus qu'un amas de cendres et de ferraille; il était le seul document existant de son espèce; des livres rares, des peintures et des sculptures de la vénérable école bourguignonne sont perdus ou dans un état tel que c'est tout comme; enfin, pour combler nos regrets, on nous apprend que les manuscrits de Rameau, le maître des maîtres de notre musique française, de Rameau dont la gloire montera au fur et à mesure que les gloires étrangères fort tapageuses déclineront, de Rameau enfin, dont les Allemands répandraient le prestige à travers le monde entier s'il était à eux, (mais un Rameau ne peut pas être à eux) on nous apprend, dis-je, que des manuscrits de ce pur génie français et bien digne de la Bourgogne ont disparu comme le reste, irrémédiablement anéantis.

Tandis que les Barbares ont incendié Reims, Ypres, Arras, Louvain; tandis qu'ils ont pillé à l'envi des musées et des demeures particulières, l'amour des œuvres d'art n'a donc pas augmenté dans certains coeurs? Ces précieux souvenirs d'un grand passé, ces merveilles dont la France est couverte comme d'un incomparable manteau tissé par son génie, ne sont donc pas l'objet d'une sollicitude ardente?

C'est très joli de classer certains monuments dans la catégorie des monuments historiques, mais ce n'est pas suffisant : il faut les mettre à l'abri de ridiciles coups du sort, il faut qu'ils soient surveillés par des spécialistes qui en prennent un soin vigilant, de même que la France est protégée par des spécialistes d'un autre genre qui sont dans les tranchées! Il faut que durant cette garde sublime et meurtrière montée par nos soldats pour la culture et la civilisation, il faut que le vieux trésor de la beauté française soit surveillé jalousement.

Je suis respectueux autant que quiconque des droits d'un acquéreur ou de l'héritier d'une belle chose; mais j'estime que le droit de l'un s'arrête où le devoir de l'autre commence : entendez que l'Etat doit exercer un contrôle sérieux sur la conservation et la protection de notre apanage d'art national. Il ne s'occupe que de ce qui est dans les musées et il y aurait d'ailleurs dans ce sens également beaucoup de progrès à faire. Son devoir ne s'arrête pas là : il se doit et il nous doit, dans un temps où toutes choses de la Patrie nous tiennent au cœur, plus que jamais, d'éviter qu'un malheur semblable à celui de Dijon se renouvelle une seule fois; que des gardiennages soient organisés, qu'un règlement arrête les droits des particuliers et leurs devoirs, qu'un système sérieux d'inspection soit établi par province et sous la responsabilité des fonctionnaires compétents, que des rapports exacts soient dressés et poussés à fond sur tous les cas douteux, enfin qu'un classement signifie quelque chose et ne soit pas qu'une sorte de certificat platonique dont nous n'avons que faire.

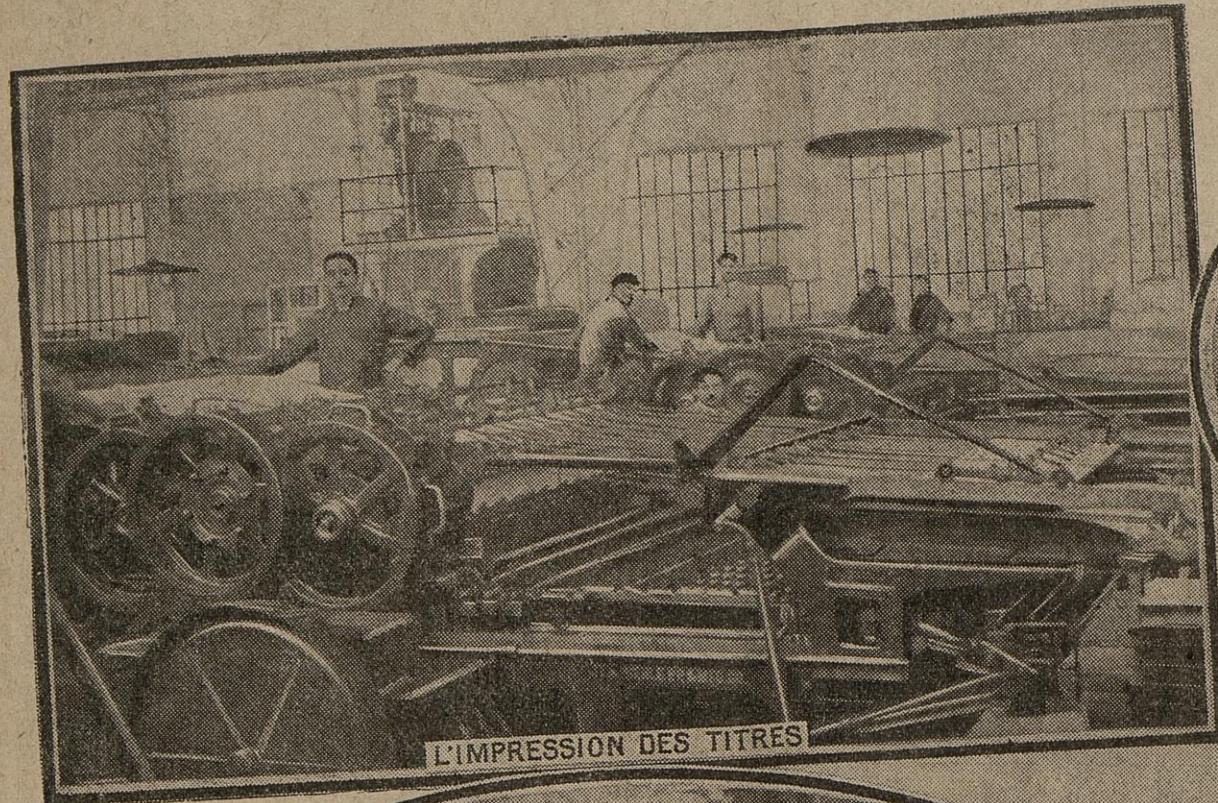
La France est trop belle, elle est trop enviée, trop d'hommes meurent en la défendant pour laisser son vaste héritage s'émettre dans des accidents ridicules.

L'Inconnu.



Mgr Endrici, évêque de Trente, a subi, de la part des autorités militaires autrichiennes, des vexations de toutes sortes. D'abord séquestré à Trente, dans le palais épiscopal, il fut ensuite transporté à Vienne et mis dans l'impossibilité de communiquer avec le dehors. Sa correspondance avec le Vatican a été constamment ouverte.

La préparation matérielle de l'Emprunt



6

EXCELSIOR

Jeudi 5 octobre 1916

La préparation du lancement du deuxième Emprunt pour la Défense nationale a nécessité, à l'Imprimerie nationale notamment, un énorme travail d'impression d'affiches, de titres, de cartes postales, de tracts innombrables, etc. Dans les actifs ateliers, les ballots s'amoncellent, que des camions militaires et des fourgons postaux se hâtent d'enlever, pour les transporter vers les gares d'où ils seront dirigés vers tous les points du territoire. Rien qu'à l'Imprimerie nationale, 1,600 ouvrières et ouvriers sont employés nuit et jour.

DERNIÈRE HEURE

Le ministère grec est démissionnaire

Athènes, 4 octobre. — Le ministère Calogeropoulos a donné sa démission, que le roi Constantin a acceptée. (Information.)

Les causes de la crise

ATHÈNES, 4 octobre. — A la suite du Conseil des ministres tenu ce matin sous la présidence du roi, le ministère des Affaires étrangères a communiqué la note suivante :

« Le gouvernement n'ayant pu, jusqu'à présent, entrer en contact avec les représentants à Athènes des puissances de l'Entente, et estimant qu'une telle situation constitue un obstacle à la bonne marche des affaires nationales, a prié le roi d'accepter la démission du cabinet. » (Radio.)

Les Russes menacent les dernières défenses de Lemberg

PÉTROGRAD, 4 octobre. — De nouveaux renseignements disent que le succès russe au sud de Brzezany se développe rapidement, menaçant très sérieusement toute la région fortifiée de l'ennemi en Galicie, ainsi que ses positions sur la rivière Gnoia-Lipa, qui sont la dernière défense de Lemberg.

Malgré de violentes contre-attaques de l'ennemi, qui mit en jeu une énorme quantité de batteries dont de nombreuses batteries lourdes, et malgré des renforts sans cesse introduits par l'adversaire, les Russes poussent toujours en avant.

Les combats qui se livrent ici sont les plus sanglants de la guerre actuelle.

Parmi les prisonniers figurent de nombreux Arabes de Syrie amenés par les Turcs de l'Asie Mineure.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 4 octobre. — Communiqué du grand état-major :

Dans la région à l'ouest de Bubnov, près de Chetbov, et de Korytnitza, la bataille continue avec l'acharnement. Sur la rivière Coniuvka, à la source de la Zlota-Lipa, l'ennemi défend énergiquement ses positions. Pendant les batailles qui se sont déroulées dans la région de Dorna-Vatra, le général de brigade Khoranov, qui avait pris part aux campagnes de 1877 et 1904, a été blessé grièvement.

Sur le reste du front, duels d'artillerie et d'infanterie sur quelques points.

Dans la Dobroudja, les monitors russes ont bombardé le flanc gauche de l'armée bulgare, près de Rassova, derrière Cornovoda, sur le Danube. L'offensive russe continue dans la région de Rassova, vers Cobadinu et Pervoli.

FRONT DU CAUCASE. — Rien de nouveau à signaler.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 30

La poursuite de l'ennemi continue.

Au sud de l'Ancre, l'artillerie ennemie a montré une certaine activité dans la région de la redoute « Zollern ». Le bombardement a été particulièrement violent entre Gueudecourt et Eaucourt-l'Abbaye. Sur ce dernier point, les Allemands ont déclenché une attaque à la grenade qui a échoué et ont laissé un certain nombre de blessés à l'extérieur de nos lignes.

Nous avons fait dans ce secteur vingt-et-un prisonniers au cours des dernières vingt-quatre heures.

Bombardement intense au sud de la route Ypres-Menin.

Sur le reste du front, journée calme, au cours de laquelle il a plu presque sans interruption.

Un vapeur norvégien aurait coulé un sous-marin allemand

COPENHAGUE, 4 octobre. — Le capitaine du steamer norvégien *Aalborg* croit pouvoir affirmer que son navire a éperonné un sous-marin allemand, dans la nuit de dimanche, à une distance de 50 milles de la côte norvégienne.

L'Aalborg se rendait d'Angleterre en Norvège.

La retraite bulgare en Macédoine

Les Serbes passent la Cerna et occupent Kenali.

(OFFICIEL)

Les forces serbes françaises et russes poursuivent victorieusement leur mouvement en avant. Elles ont atteint, dans la nuit du 3 au 4 octobre, la ligne Petalino sur le versant occidental du Kaimakchalan, la boucle de la Cerna, Kenali et Negocani. Leur aile gauche tient Pisoderi, au pied du mont Cecevo.

Dans la vallée de la Strouma, les troupes britanniques ont repoussé de violentes contre-attaques à Jenikoj.

(Communiqué serbe du 3 octobre, 16 heures)

Les Bulgares, battus à Kaimakchalan, se replient devant nos armées ; nous poursuivons l'ennemi à la hauteur de la côte 1.800, sur la ligne Tessalino Cerna-Reka et Levareka. Nous avons franchi cette dernière rivière et nous sommes arrivés à 500 mètres au sud de Kenali.

Les Français sont à la même hauteur.

4 octobre.

Nos vaillantes troupes ont continué, le 3 octobre, la poursuite de l'ennemi défait, et, en certains endroits, ont passé la Cerna-Reka.

Nous avons battu les troupes ennemis sur la montagne Nidja et les avons forcées à s'enfuir en panique.

La gare de Kenali est en notre pouvoir.

La Serbie libérée mesure maintenant 230 kilomètres carrés avec sept villages et 45 kilomètres de frontière.

Les Anglais prennent Yeni-Keui et repoussent trois contre-attaques

(Communiqué officiel de l'armée britannique d'Orient)

De grand matin, le 3 octobre, nos troupes avancèrent de notre nouvelle position près du village Karazadakoi et enlevèrent la partie de Yenikeui située au nord de la route de Sérès.

Les Bulgares ont contre-attaqué immédiatement, mais leur premier assaut a été brisé par le feu de notre artillerie.

Le deuxième assaut, lancé à 10 heures et demie, a eu le même résultat, sans pouvoir approcher plus près que 1.000 mètres.

Pendant la soirée, un troisième assaut, précédé d'un bombardement intense, a été donné avec de nouvelles troupes.

La lutte continue.

Des pertes sévères ont été infligées à l'ennemi.

Les Allemands internés en Angleterre protestent contre les raids de zeppelins

Ils ne veulent pas être bombardés !

AMSTERDAM, 4 octobre. — Selon des dépêches de Flessingue, un certain nombre d'internés allemands se sont présentés hier, à leur retour d'Angleterre, au consulat allemand pour protester contre le fait que les zeppelins, lors de leur dernier raid, avaient lancé des bombes sur deux camps occupés par des internés.

Un de ceux-ci, à l'appui de la protestation, a présenté au consul un morceau d'obus ramassé dans le camp. (Radio.)

Un pirate tombe à la mer

COPENHAGUE, 4 octobre. — Des pêcheurs arrivés à Esbjerg déclarent avoir vu lundi, à midi, un zeppelin partiellement submergé à environ 35 milles au nord-ouest de List.

Le dirigeable était entouré d'un torpilleur et de contre-torpilleurs allemands qui s'efforçaient de le maintenir à flot.

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (1/45 le 1/2 kg.)

Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY

En Dobroudja, les Roumains poursuivent leur avantage

FRONTS NORD ET NORD-OUEST. — Dans les montagnes du Caliman et de Ghurghiu, faibles actions.

Dans la région d'Oborhei, nous avons repoussé l'ennemi. Nous avons fait quatorze officiers et deux cent vingt-huit soldats prisonniers.

Entre Fogaras et Sighisora, nos troupes ont lutté contre les troupes germano-autrichiennes qui ont été battues. Nous avons pris huit cents prisonniers allemands et huit mitrailleuses.

Dans les montagnes à l'ouest de l'Olt, nous avons progressé.

Dans la vallée du Jihul, nos troupes se sont retirées un peu en détruisant les mines de charbon de Petrozani qui constituaient l'objectif de l'ennemi.

A Orsova, nous avons repoussé trois attaques ennemis.

AU SUD, en Dobroudja, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi, et les feux violents de son artillerie lourde, notre attaque a continué à progresser au centre.

A notre aile gauche, nous avons conquis les positions de Ansavea, et pris sept canons, plus de mille prisonniers et beaucoup de matériel de guerre.

Le développement des opérations sur la rive droite du Danube

BUKAREST, 4 octobre. — L'enthousiasme qu'a suscité le passage du Danube par d'importants effectifs roumains s'est accru hier à la nouvelle de la reprise de l'offensive russe-roumaine dans la Dobroudja.

Les Bulgares annoncent, il est vrai, qu'ils auraient coupé le pont que les Roumains avaient jeté sur le fleuve ; il est possible en effet que des monitors autrichiens aient pu détruire la passerelle de bateaux ; mais maintenant que les Roumains occupent les deux rives du fleuve, il leur sera toujours facile de rétablir ces ponts volants et d'empêcher l'ennemi de renouveler son exploit, s'il est exact que sa récente tentative ait réussi.

Selon d'autres renseignements, les Austro-Allemands, inquiets du sort de l'armée de Mackensen, envoient en toute hâte des renforts dans la direction de Routschouk et formeraient une armée destinée à arrêter l'avance de l'armée du Danube et la rejeter, soit dans la Dobroudja, soit dans le fleuve. Il paraît difficile toutefois que les Empires centraux puissent prélever de nombreux effectifs sur le front oriental pour les expédier en Bulgarie, surtout depuis que Broussiloff a repris l'offensive. (Radio.)

Le communiqué italien

ROME, 4 octobre (Commandement suprême) : Sur toute la longueur du front, actions d'artillerie.

L'ennemi s'est montré plus actif, hier, dans la zone de Gorizia et sur le Carso.

Dans le val Travignolo (Avisio), l'ennemi, après une intense préparation d'artillerie, a attaqué violemment, à plusieurs reprises, toutes nos positions sur les hauteurs du versant méridional. Il a été nettement repoussé partout, avec des pertes graves.

Sur les pentes septentrionales du massif de Colbricon, nous avons contre-attaqué vigoureusement, et nous avons réussi à gagner du terrain vers la hauteur dite Colbricon-Piccolo.

Des aéropatrouilles ont jeté des bombes sur Monfalcone et sur d'autres localités du Bas-Isonzo.

On compte un mort et un blessé.

Une de nos escadrilles a bombardé efficacement la gare de Nabresina, sur le Carso.

Les Italiens occupent Delvino en Epire grecque

ROME, 4 octobre. — Commandement suprême :

FRONT D'ALBANIE. — A l'aube du 2 octobre, nos troupes de terre et de mer, sous la protection et avec le concours de nos forces navales, ont débarqué à Santiquaranta.

Le même jour une de nos colonnes, partie de Tepeleni, est arrivée par une marche rapide à Argosastro, qu'elle a occupé.

Le jour suivant, 3 octobre, notre détachement s'est avancé de Santiquaranta-sur-Delvino et en a pris possession.

Partout nos soldats et nos marins ont été chaleureusement accueillis par la population.

Dans les régions transylvaines que conquièrent actuellement les troupes roumaines



Tandis que sur la Dobroudja nos alliés roumains ont déjà victorieusement riposté à l'offensive de Mackensen, tandis que, par une manœuvre des plus habiles, les troupes du général Averescu viennent de franchir le Danube, l'offensive de Transylvanie se poursuit des Carpates à la frontière bulgare, malgré la contre-offensive allemande de Falkenhayn, que la vaillance roumaine a su mettre en échec. C'est dans la région où se déroulent ces événements qu'ont été dessinés, au cours d'un long séjour, par une

distinguée artiste, Miss Le Quesne, ces silhouettes de paysans et de paysannes si caractéristiques et dont les mœurs, les costumes, ont gardé tant de charme et de pittoresque. Déjà une grande partie de la province transylvaine est tombée aux mains de nos nouveaux alliés, et les populations dont on voit ici quelques types ont vu avec joie se réaliser les temps promis, ceux de la délivrance du joug hongrois.

Le retrait des naturalisations

Le gouvernement aura bientôt de nouvelles facilités pour rapporter les décrets de naturalisation obtenus par d'anciens sujets de puissances en guerre avec la France qui n'ont pas suffisamment oublié leur nationalité première. Aux termes du projet voté hier par la Chambre et qui ne rencontrera vraisemblablement aucune opposition au Sénat, les anciens sujets de puissances ennemis pourront se voir retirer leur naturalisation lorsqu'il sera établi qu'ils ont conservé leur nationalité d'origine.

Seront rangés dans cette catégorie, à moins qu'ils n'aient eu un fils sous les drapeaux français pendant la durée de la guerre, ceux des naturalisés qui, depuis leur naturalisation, auront dans leur pays d'origine soit fait un ou plusieurs séjours, soit acquis des propriétés, soit participé à des entreprises agricoles, financières, commerciales ou industrielles, soit possédé un domicile ou une résidence durable, et à l'égard desquels existeront, en outre, des présomptions, résultant des manifestations extérieures, de la persistance de leur attachement à ce pays.

La déchéance sera obligatoire si le naturalisé a recouvré une nationalité antérieure ou acquis toute autre nationalité ; s'il a, soit porté les armes contre la France, soit quitté le territoire français pour se soustraire à une obligation d'ordre militaire ; soit, enfin, si directement ou indirectement il a prêté ou tenté de prêter contre la France, en vue ou à l'occasion de la guerre, une aide quelconque à une puissance ennemie.

Plusieurs amendements furent présentés au cours de la discussion, à laquelle prirent part, avec M. Viviani, garde des Sceaux, et M. Maurice Bernard, rapporteur, MM. Jean Lerolle, Henri Galli, Emile Constant et Millevoye. M. Emile Constant demandait notamment la déchéance obligatoire pour les décrets de naturalisation rendus depuis le 4 août 1914. Son amendement fut repoussé par 378 voix contre 100. Les autres eurent le même sort.

Séance aujourd'hui.

Léopold Blond.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

Le maintien sous les drapeaux de la classe 1889

M. Reynouard et un certain nombre de ses collègues ont déposé au projet relatif au maintien sous les drapeaux de la classe 1889 la disposition additionnelle suivante :

Toutefois, tous les hommes de cette classe et de la classe 1888 qui ont été appelés sous les drapeaux avant le 17 avril 1915, date de l'appel général de la classe 1889, seront provisoirement renvoyés dans leurs foyers pour une durée égale à la période supplémentaire qu'ils ont faite."

La manœuvre de la Hamburg America Linie

La commission des affaires extérieures a étudié, hier, l'affaire de la Hamburg America Linie et les conséquences que pourrait avoir la cote, à la Bourse d'Amsterdam, des actions de cette société.

Elle a voté un ordre du jour de M. Guernier rappelant que le droit international public interdit la neutralisation des navires des nations belligérantes et invitant le gouvernement à prendre immédiatement les mesures nécessaires pour faire obstacle à la manœuvre de la Hamburg America.

Les derniers événements de Grèce

La commission des affaires extérieures a décidé, hier, l'envoi d'une délégation auprès du président du Conseil pour l'entretenir des derniers événements de Grèce et des garanties à prendre dans l'intérêt des armées alliées.

Le 24^e bataillon de chasseurs portera la fourragère

La fourragère a été conférée au 24^e bataillon de chasseurs, qui a obtenu les deux citations suivantes à l'ordre de l'armée :

« A fait preuve d'une vaillance et d'une énergie au-dessus de tout éloge en enlevant une position très solidement organisée dans laquelle l'ennemi se considérait comme inexpugnable, d'après les déclarations mêmes des officiers prisonniers. Lui a fait subir des pertes considérables et, malgré un bombardement des plus violents, n'a cessé de progresser pendant plusieurs journées consécutives pour élargir leur conquête. »

« Le 3 septembre 1916, sous le commandement du commandant Meilham, a atteint d'un superbe élan tous les objectifs qui lui étaient assignés, malgré un violent tir de barrage ennemi. S'est maintenu énergiquement sur le terrain conquis, faisant à l'ennemi 300 prisonniers et capturant 7 mitrailleuses. »

THÉATRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Un dernier mot sur la nomination de M. de Max comme sociétaire à part entière :

Voici d'abord le nom des sociétaires à part entière (la première date et celle du début ; la seconde marque l'année où le sociétaire est parvenu à la part entière) :

MM. Silvain (1878-1893) ; de Féraudy (1880-1896) ; Albert Lambert fils (1885-1904) ; Paul Monnet (1889-1904) ; Berr (1886-1910).

Mmes Bartet (1880-1886) ; Pierson (1884-1893) ; Leconte (1897-1913) ; Weber (1887, puis 1900-1910).

Monet-Sully, qui avait débuté en 1872, n'avait atteint à la part entière qu'en 1882, au bout de dix ans.

De Max débute le 31 décembre 1915 ; il obtient la part entière le 3 octobre 1916, au bout de neuf mois !

Voici maintenant l'état des sociétaires qui n'ont encore que des fractions de part (le chiffre entre parenthèses indique l'année du début ; l'autre le nombre de douzièmes au 31 décembre 1915) :

MM. Leitner (1887), 8 1/2 ; Raphaël Duflos (1884, puis 1894), 10 ; Dehelly (1890), 8 ; Henri Mayer (1901), 7 ; Jacques Fenoux (1895), 6 1/2 ; Grand (1906), 10 ; Siblot (1903), 5 ; Dessonnes (1899), 4 1/2 ; Brunot (1903), 4 1/2 ; Crouet (1899), 4 ; Bernard (1910), 4.

Mmes Lara (1896), 9 1/2 ; Kolb (1898), 6 1/2 ; Cécile Sorel (1901), 10 ; Piérat (1902), 10 1/2 ; Berthe Cerny (1906), 10 ; Delvair (1899), 4 1/2 ; Louise Silvain (1901), 4 1/2 ; Madeleine Roch (1903), 4 1/2.

— Là-dessus je vais à la Comédie voir Dehelly et Mme Colonna Romano qui jouent pour la première fois Perdican et Camille de *On ne badine pas avec l'amour*, puis *l'Eté de la Saint-Martin*, avec Siblot et Mme Valpreux, pour la première fois, à Paris, dans Briqueville et Adrienne.

Emile Mas.

— A l'Opéra. — Voici, pour les deux derniers mois de l'année, le programme de l'Opéra, qui fera, comme nous l'avons annoncé, sa réouverture le samedi 4 novembre prochain :

NOVEMBRE. — Samedi 2, *Briseis, la Korrigane* ; dimanche 5, *Roméo et Juliette* ; jeudi 9, *Guillaume Tell* ; samedi 11, *Samson et Dalila* ; dimanche 12, *Faust* ; jeudi 16, *Briseis, la Korrigane* ; samedi 18, *Roméo et Juliette* ; dimanche 19, *Guillaume Tell* ; jeudi 23, *Thaïs* ; samedi 25, *Rigoletto* ; dimanche 26, *Briseis, la Korrigane* ; jeudi 30, *Roméo et Juliette*.

DÉCEMBRE. — Samedi 2, *Guillaume Tell* ; dimanche 3, *Samson et Dalila* ; jeudi 7, *Patrie* ; samedi 9, *Faust* ; dimanche 10, *Thaïs* ; jeudi 14, *Rigoletto* ; samedi 16, *Patrie* ; dimanche 17, *Briseis, la Korrigane* ; jeudi 21, *Samson et Dalila* ; samedi 23, *Thaïs* ; dimanche 24, *Guillaume Tell* ; jeudi 28, *l'Étranger, la Korrigane* ; samedi 30, *Roméo et Juliette* ; dimanche 31, *Faust*.

La répétition générale de cette semaine. — Elle aura lieu aux Folies-Bergère samedi prochain, à 2 h. 15, avec l'opérette de M. Louis Ganne, *l'Archiduc des Folies-Bergère*.

Nécrologie. — Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Georges Rolle, directeur du théâtre Déjazet depuis une vingtaine d'années.

M. Georges Rolle a appartenu longtemps à la presse parisienne. Il fut rédacteur au *Paris* et à *l'Éclair*, où il a laissé le souvenir d'un excellent confrère.

Apollo. — *La Demoiselle du Printemps* atteint aujourd'hui sa cinquantième représentation. C'est un gros succès consacré chaque soir par les applaudissements d'un public enthousiaste.

A Ba-Ta-Clan. — *Ca gaze!* Nulle part ailleurs on ne peut voir un tableau plus amusant que la « Caricouture », un ensemble plus fastueux que la « Forêt qui tremble », ni un sketch plus gai que « l'Institut Collardot ». Soir. 8 h. 30. Auj. jeudi, mat. à 2 h. 30.

JEUDI 5 OCTOBRE

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *le Passe-montagne, le marquis de Villemer*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Sépho*.

Odéon. — A 2 heures, *les Femmes savantes, la Bonne Mère, Châtelat*.

Ba-Ta-Clan. — Aujourd'hui, matinée à 2 h. 30, *Ca gaze!* revue à grand spectacle.

Apollo. — A 14 heures, *la Demoiselle du Printemps*.

Même spectacle que le soir : Apollo, 2 h. ; Athénée, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 35 ; Cluny, 2 h. 15 ; Grand-Guignol, Gymnase, 2 h. 30 ; Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Renaissance, Th. Sarah-Bernhardt, Variétés, Ba-Ta-Clan, 2 h. 30.

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *Il ne faut jurer de rien, Riquet à la Houpe*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Madame Butterfly*.

Odéon. — A 8 heures, *le Secret de Polichinelle*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lyses).

Gymnase. — A 8 h. 30, *Tout avance*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx, l'Infidèle*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravol* (mat. dim.).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Apollo. — Tous les soirs, à 20 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 14 h. 30. (Central 72-21).

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ca gaze*.

Cluny. — A 8 h. 30, *le Père la Pudeur*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 30, *l'Hôtel du Libre Echange*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 45, *Frégoit*. Vendredi, relâche.

Trianon-Lyrique. — Vendredi, à 8 h. 15, *François les Bleus*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly).

Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Encreinte du Passé, l'Alsace à la France*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. : Marc. 16-73.

Omnia-Paté. — *La Pupille, l'Erreur de Rigadin, l'Aviation française aux armées*.

TRIBUNAUX

Un drame dans un hôpital militaire

Devant le premier conseil de guerre comparaisait, hier, le soldat Ragot, du 1^{er} génie, inculpé de voies de fait, d'outrages et de blessures à un supérieur.

Ragot, qui fut blessé en novembre 1914, était en traitement à l'hôpital militaire de Versailles.

Le 3 juillet dernier, ayant appris que sa femme avait été insultée par une voisine, Mme Guibert, il se rendit chez celle-ci pour lui « tirer les oreilles ».

M. Guibert père intervint, et les deux hommes échangèrent quelques coups de poing. L'affaire n'en resta pas là ; toute la famille Guibert se rendit à l'entrée de l'hôpital pour attendre le retour du soldat. Celui-ci, qui était armé d'un solide gourdin, rossa d'importance le père, la mère et la fille. Le lendemain, voulant éviter la semence qui l'attendait, Ragot quittait l'hôpital sans permission. A son retour, le caporal Leblanc lui annonça qu'il avait à préparer immédiatement ses paquets pour regagner son dépôt. Une violente altercation s'ensuivit. Cependant, Ragot s'en fut préparer ses musettes. Au moment où il allait franchir la porte de l'hôpital, le caporal l'arrêta, et la discussion reprit. Fureux, Ragot, s'armant d'un rasoir qui se trouvait dans une de ses musettes, en frappa le caporal, ainsi que le soldat Rousselle, qui avait voulu s'interposer.

Ragot était passible de la peine de mort. Le conseil de guerre lui a accordé les circonstances atténuantes et l'a condamné à dix ans de travaux publics.

AUJOURD'HUI S'OUVRE LA SOUSCRIPTION AU DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

Aujourd'hui s'ouvre, dans les conditions qu'indiquent clairement les affiches apposées sur les murs de Paris et de toutes les communes de France — la souscription au deuxième Emprunt de la Défense nationale.

Chacun doit à son pays d'y participer dans toute la mesure de ses forces.

Le civisme de l'armée de l'Epargne doit être à la hauteur de l'héroïsme des troupes qui versent leur sang pour le pays.

Le but n'est-il pas le même ? L'argent « le nerf de la guerre » ne combat-il pas pour la victoire ?

Dès aujourd'hui, toutes les disponibilités doivent être prêtées pour être utilisées demain. Le numéraire, or et argent, les billets de banque les Bons et Obligations de la Défense nationale seront acceptés indifféremment en paiement des titres de rente. Ils doivent affluer.

N'hésitons pas !

L'unité d'action sur un front unique est aujourd'hui réalisée par les nations coalisées contre les empires centraux. Cette fusion des forces, l'identité des plans stratégiques donnent la certitude de la victoire.

Les effectifs en présence, grâce aux réserves puissantes en hommes de nos alliés, assurent à l'Entente une supériorité numérique à laquelle correspond maintenant, suivant le témoignage même de nos ennemis, une grande supé

VIANDE PROTEGEE !

(Un Palace à la mode. Il est cinq heures moins un quart.)

FOLLIGNY (à un garçon). — La table de Monsieur Desmarests de Saint-Gond ?...

LE GARÇON (un vieux tout blanc, à petits favoris. Le bon chic des garçons vieux jeu). — Par ici, Monsieur... mais y a core personne d'arrivé...

FOLLIGNY. — Je sais bien... je suis en avance... Tiens ! c'est vous Joseph !...

LE GARÇON (air heureux). — Monsieur me reconnaît ?...

FOLLIGNY. — Si je vous reconnaiss... Vous oubliez que pendant une vingtaine d'années... au moins... j'ai eu le plaisir de vous voir à peu près tous les jours... Et alors, ça va ?

LE GARÇON. — Ça boulotte à peu près... Et si mes neveux n'avaient pas été tués, je n' me plaindrais pas...

FOLLIGNY. — Mon pauv' Joseph !... C'est vrai !... Vous aviez des neveux... je me souviens que vous m'en aviez fait recommander un à Madame Vimereux qui l'avait pris comme second...

LE GARÇON. — Il a été tué à Morhanges, c'ui-là... et son frère à Tahure... Ça, c'étaient les fils de ma sœur... Le fils de mon frère a été tué à Douaumont... C'était toute ma famille... (Un temps.) Et Monsieur n'a perdu personne ?...

FOLLIGNY. — Si, Joseph !... Mon beau-frère, qui s'était engagé à cinquante ans, a été tué à l'Yser... et aussi trois petits cousins charmants que j'aimais beaucoup... Quant à mon neveu, il a une jambe coupée... mais il marche tout de même dans l'aviation...

LE GARÇON. — Et dire, Monsieur, qu'il y a des salopiauds à l'arrière qu'ont pas décollé d'une semelle... Si ça fait pas suer !... Monsieur n'se doute pas combien qu'y en a ?...

FOLLIGNY. — Mais si, je m'en doute... On marche dessus...

LE GARÇON. — Moi, ça m' rend malade d' voir ça !... J'voudrais leur casser la gueule à tous pour leur apprendre...

FOLLIGNY. — Vous êtes violent, Joseph !...

LE GARÇON. — C'est vrai !... J'sens que j'deviens féroce quand j'suis obligé d'les servir !... Ainsi, y en a un gros qui vient tout l'temps ici... avec sa mère... et que'qu' fois aussi son père... ou les deux... quand c'est pas avec des amies... Ben, c'ui-là, figurez-vous, j'peux pas l'voir !... C'est pourtant un bel homme, bien établi, un costaud... C'qu'y faut qu'y soit protégé, c'ui-là, pour qu'y puisse d'puis deux ans cramponner Pantruche (il se reprend), j'veux dire Paris...

FOLLIGNY. — Ne vous reprenez pas, Joseph !... je sais l'argot... C'est même la seule langue que je sache...

LE GARÇON. — Pac'que c'est pas un' langue étrangère... (Il regarde vers l'entrée). T'nez, j'vas pouvoir vous l'montrer l'embusqué qu' j'ai dans l'nez... Bien sûr qu'y vont v'nir, lui et sa mère... pac' que, voyez-vous, cette vieille-là, ben, elle vient jamais ici sans eux... cause qu'y paient sa consommation...

FOLLIGNY (il regarde la dame qui arrive). — Ah ! bien, si elle vous entendait l'appeler « cette vieille-là » !... (Il rit.) C'est la Baronne de Réaumur...

LE GARÇON. — J'sais bien !... Y a beau temps que j'la connais !... Si j'avais autant d'pièces d'cent sous que j'l'ai servie d'fois j'achèterais un'maison d'campagne... Bon, Monsieur, moi j'ai jamais compris les succès de c'te dame-là !... L'était pas très jolie...

FOLLIGNY. — Elle avait la beauté du diable...

LE GARÇON. — Ben, alors, le diable devait être content d'la façon qu'elle s'en servait... (Folligny rit.) Bon !... v'là l'gros embusqué à c't'heure !... avec sa mère qu'il est... et son père aussi !... (Les Montbards entrent dans la salle. Notre fils Edgar appelle le garçon). Pour sûr qu'ça finira mal avec c'ui-là !... (Il se dirige vers Notre fils Edgar. Monsieur et Madame Desmarests de Saint-Gond apparaissent à l'entrée. Folligny se lève pour leur indiquer la table.)

Mme DESMARETS DE SAINT-GOND (à Folligny). — Vous nous avez attendus ?...

FOLLIGNY. — Parce que j'étais en avance !...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — J'ai invité les Treille, les Noyelles, Madame d'Eglantine et les d'Arradon, des Ramiers, Madame de Rayche, le gé-

EXCELSIOR

néral Paillart et son fils... qui est amputé, comme vous savez ?... Oui... de sa blessure de Thiaumont... il a fallu... (Mouvement de Folligny). Qu'est-ce que vous dites ?...

FOLLIGNY. — Rien...

Mme DESMARETS DE SAINT-GOND. — Si... mon mari a raison... Vous alliez dire quelque chose ?...

FOLLIGNY. — J'allais demander comment vous osiez inviter le général et son fils au goûter d'un pari où vous aviez parié qu'aucune offensive n'aurait lieu, sur les fronts anglais ni français, avant mai 1917...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Puisque j'ai perdu, ça ne peut pas l'offusquer, il me semble...

LA BELLE MADAME TREILLE (en toilette éblouissante). — Me voilà, moi !... et presque pas en retard !... C'est égal, si l'on m'avait dit que vous perdriez votre pari, j'aurais été joliment étonnée !...

FOLLIGNY (l'air aimable). — Vous auriez cru, n'est-ce pas, que les Allemands seraient au contraire à Rouen et à Versailles, plutôt que les Alliés devant Péronne, Bapaume, et autres lieux ?...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Certainement !...

FOLLIGNY. — Heureuse disposition d'esprit !...

LA BELLE MADAME TREILLE. — Quand je vois des choses pareilles... (elle montre le général Paillart et son fils qui arrivent) ça n'est pas fait pour me donner des illusions... Ce pauvre jeune homme, qui était si charmant !...

FOLLIGNY. — Il l'est toujours... et vous verrez que, pour le dédommager de la perte de sa jambe gauche, la Providence lui enverra quelque jolie compensation...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — De la main gauche aussi... (Il rit d'un gros rire épais.)

Mme DESMARETS DE SAINT-GOND (à Mme Noyelle qui arrive). — Oh !... vous n'amenez pas votre fille ?...

Mme NOYELLE. — Elle va venir avec Madame d'Eglantine...

M. DES RAMIERS. — Elles me suivent... c'est-à-dire, c'est une façon de parler... Je viens de les voir descendre d'un taxi... (Il promène autour de lui un regard circulaire). Tiens !... (à M. Desmarests de Saint-Gond.) vous êtes fâché avec Notre fils Edgar et sa mère ?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Mais non... pourquoi ?...

M. DES RAMIERS. — Vous ne les avez pas invités... Ils sont là qui tiennent sur nous...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Je ne les ai pas invités parce que Folligny, avec qui j'ai perdu mon pari, les a en horreur...

FOLLIGNY. — En horreur, c'est beaucoup... mais Notre fils Edgar me dégoûte... et sa mère aussi, d'ailleurs... Ils louchent de plus en plus par ici... La mère Réaumur ne leur suffit pas comme dédommagement... (La petite d'Eglantine et Liette Noyelle entrent dans la salle.) Ah ! de la jeunesse !... Enfin !... quelle joie !... (Nez de Madame de Rayche, de la Belle Madame Treille, et de Madame Desmarests de Saint-Gond.)

Mme DE RAYCHE (amère). — Toujours gracieux, M. Folligny !...

LIETTE NOYELLE (elle s'élance vers Jacques Paillart). — Ah !... quel bonheur de vous voir !... Il y a... combien, voyons ?... presque trois ans que je ne vous ai vu !... Vous rappelez-vous le petit bal d'enfants chez Mme Vimereux ?... J'étais si fière d'avoir valsé avec vous !... Pensez donc !... un lieutenant de chasseurs !... J'avais encore des robes courtes dans ce temps-là...

JACQUES. — Et moi, j'avais encore mes deux jambes... C'était le bon temps !...

LIETTE (elle le regarde affectueusement). — Pourquoi ce temps-ci ne serait-il pas aussi bon ?...

JACQUES. — Pour un tas de raisons...

LIETTE. — Dites-les ?...

JACQUES. — Elles ne sont pas bonnes à dire... (On entend le bruit à la table des Montbards.) Ce que ce gros jeune monsieur est bruyant !...

LIETTE (elle rit). — Ce gros monsieur est M. Edgar Montbard, plus connu sous le nom de Notre fils Edgar... C'est ce que nous avons de mieux comme embusqué...

JACQUES. — Ah !... ce beau gas, qui paraît si solide...

LIETTE. — Et qui l'est, paraît-il... Eh bien ! oui... il se contente, en fait de guerre, du ministère de ce nom... comme dirait M. Prudhomme...

NOTRE FILS EDGAR (il attrape avec arrogance le garçon pour attirer l'attention, et éblouit LIETTE par son aisance et son habitude des endroits chics). — Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ce rocher aux fruits ?... Quelle boîte !... Et ce vieux garçon !... Non, mais regardez-moi cette tête d'empoté !...

LE GARÇON (Il se campe devant Notre fils Edgar et lui souffle dans le nez à tue-tête). — As-tu fini, Viande protégée !... (Toute la salle se gondole.)

Gyp.

Aujourd'hui premier jour du deuxième emprunt national

Les derniers préparatifs. — Une véritable armée civile. — L'activité au ministère des Finances.

Nous avons vu hier, au ministère des Finances, au pavillon de Flore, à l'Imprimerie nationale, à la Banque de France, une partie de l'immense armée civile et administrative mobilisée pour les services — et la victoire — du nouvel emprunt.

Partout règne une heureuse effervescence, et rien qu'au pavillon de Flore, les employés dépassent le nombre de sept cents. Là comme ailleurs, on prépare avec fièvre la bataille économique qui fera affluer dans les caisses publiques le bel or de la France qui joue un rôle si actif dans les événements actuels.

Ailleurs, ce sont les services de propagande qui liquident une besogne pressante avec la conscience de ce que vaut chaque minute. Les affiches, les images, les tracts et les brochures sont expédiés par centaines de mille, par millions dans les coins les plus reculés, aux colonies, à l'étranger, et ce sont les couleurs, les traits et les textes clairs qui affirmeront dans les petites rues des grands centres, dans les hameaux les plus modestes, notre désir de vaincre et notre certitude de réussir.

La Banque de France édite à cette occasion un substantiel appel aux Français : *Pour la Patrie*, brochure dont le texte, — précédé d'un extrait du discours prononcé au Sénat, le 15 septembre dernier, par M. Ribot, ministre des Finances — a été rédigé par MM. Antonin Dubost, président du Sénat; Paul Deschanel, président de la Chambre des députés; P. Peytral, sénateur, président de la Commission des Finances du Sénat; E. Aimond, sénateur, rapporteur général; Klotz, député, président de la Commission du budget, et Raoul Peret, député, rapporteur général de cette commission.

Partout on a compris qu'il importe d'intéresser toutes les bourses et notamment la petite épargne à cet emprunt qui est le problème du devoir patriotique sous des formes si avantageuses que tout le monde s'empressera de lui donner la seule solution qui puisse lui convenir.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, 5 octobre : Saint JEAN-BAPTISTE. — demain : Saint BRUNO.

A 3 heures : Séance à la Chambre des députés.

INFORMATIONS

— Les médecins déclarent que la complication intestinale dont souffre le président du Conseil des ministres d'Espagne, M. de Romanès, durera une quinzaine de jours.

DEUILS

Morts pour la France :

PIERRE TASSEL, capitaine au 315^e d'infanterie. — HUGUES DE POMPÉRY, sous-lieutenant aux chasseurs alpins. — ALEXANDRE COCHOIS, sous-lieutenant au 41^e d'artillerie. — JEAN BERNHEIM, sous-lieutenant d'infanterie. — MAURICE GILLES, aspirant d'artillerie. — RAYMOND TOURVILLE, conducteur au 46^e d'artillerie.

Nous apprenons la mort :

Du comte Amédée de Béarry, sénateur de la Vendée, décédé au château de Saint-Vincent-Dupuy-Maufras, à soixante-seize ans;

Du docteur Georges Martin, décédé à Chaumont-sur-Tharonne (Loir-et-Cher), à soixante-douze ans. Il avait débuté comme conseiller municipal de Paris, devint président du Conseil général de la Seine, et, à la mort de Victor Hugo, recueillit le siège de sénateur de la Seine laissé vacant par la mort de notre grand poète national;

De la marquise Amelot de Chaillou, née de Saint-Didier, décédée au château de Lanuvio (Loire);

De sir James Linton, un des peintres d'histoire et de légende les plus distingués de l'Angleterre;

SI VOUS AVEZ
DES MAUX D'ESTOMAC
BUVEZ DE L'EAU CHAUDE

Si les dyspeptiques, ceux qui souffrent de flatulences, d'indigestion, d'acidité, de catarrhe de l'estomac prenaient seulement le quart d'une cuillerée à café de « Magnésie Bismurée » dans un demi-verre d'eau chaude immédiatement après les repas, ils oublieraient bientôt qu'ils aient jamais souffert de l'estomac. En effet, des cas semblables deviendraient rares. Pour expliquer ce qui précède, il est nécessaire de dire que la plupart des cas des maux d'estomac sont dus à l'acidité et à la fermentation des aliments, ceci en combinaison avec un manque de circulation du sang à l'estomac. L'eau chaude augmente la circulation, et la « Magnésie Bismurée » neutralise instantanément l'acidité, arrête la fermentation des aliments; cette combinaison est donc merveilleusement efficace et infinitiment préférable à l'usage des digestifs artificiels et des stimulants.

CINZANO
VERMOUTH

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Lampes et abat-jour

On rentre, on est rentré, et, aussitôt le déballage des malles terminé, Madame n'a qu'un désir, c'est de réinstaller son intérieur au plus vite.

Elle rentre avec des projets de transformation. Ne serait-ce que de changer un meuble de place, de renouveler des coussins, de refaire un abat-jour ! Oh ! les abat-jour ! les lampes, en effet, jouent un grand rôle, maintenant qu'avec l'électricité on peut varier à l'infini les éclairages.

Voici quelques idées de lampes électriques et d'abat-jour, faciles à combiner soi-même et d'un



très joli effet; avec bien peu de chose on peut obtenir des éclairages charmants.

Pour votre chambre, voulez-vous avoir sur votre table de chevet une petite lampe délicieuse ? Cherchez, et c'est facile à trouver à bon compte, un chandelier de cuivre ancien, faites-le transformer à l'électricité. Ce sera simple puisque le chandelier est creux et qu'il sera facile d'y faire passer le fil. Achetez une monture d'abat-jour de forme droite, assez grande de 0,25 de diamètre. Tendez cette forme d'un pongé assorti à la teinte de votre chambre ou en jaune d'or, ce qui donne toujours une plus jolie lumière, au bord, une petite frange de soie tomponce du même ton, ou, si vous préférez, d'un ton tranchant.

L'utilisation des vases pour faire des lampes est parfois très heureuse. Il n'est pas nécessaire d'avoir de grands vases, pourvu qu'ils soient jolis de forme et de couleur; les petits sont souvent plus amusants.

Sur un petit meuble, vous obtiendrez un effet charmant en y plaçant une lampe faite d'un ancien vase de pharmacie ou simplement d'un pot de grès, ancien de forme et de tons.

Placez dessus un abat-jour droit et tendu de petite soie crème bordée au bas, sur le rebord de la monture, de grosses perles de cristal transparent, ou ce qui est très joli aussi, de grosses perles opaques et très serrées.

Sur un bureau, vous pouvez utiliser les vases japonais recouverts d'osier que vous trouverez à très bon marché. Placez alors un abat-jour en dôme, de ces abat-jour également japonais en rotin avec papier de couleur en transparence. Il vous est facile de remplacer ce papier par un petit pongé de couleur vive et vous aurez à très bon compte une lampe charmante.

Pour le salon, si vous avez un éclairage au plafond, voilez vos lampes. N'oubliez pas que l'électricité n'est agréable que si elle est enveloppée. Il faut atténuer sa lumière crue et dure.

Du reste, les lampes avec de jolis abat-jour saillamment disposés donnent à la pièce un air d'intimité délicieuse.

Une lampe sur le piano avec un abat-jour de soie ancienne — la soie simplement placée comme un petit jupon sur une forme droite, retenue à la tête de l'abat-jour sous une étroite dentelle d'or vieilli — donne un effet riche et très joli.

Sur les meubles, une ou deux petites lampes voilées de filet sur transparent de couleur.

Rappelez-vous que le jaune plus ou moins pâle donnera toujours une lumière exquise : dans le coin le plus sombre de la pièce vous aurez comme un peu de soleil; le blanc est délicieux aussi. Jamais de rouge qui tue la lumière, ni de vert qui l'attriste. Du reste, dans une pièce, les abat-jour dans le même ton sont de bien meilleur goût et d'un plus joli effet.



Maintenant, quelques mots sur les plafonniers que vous pouvez faire vous-même.

Voulez-vous, dans votre salle à manger, éviter d'acheter une suspension électrique. Faites vous-même un appareil très simple dont vous aurez toute satisfaction. Achetez un cerceau d'enfant de 0 m. 60 ou de 0 m. 65 de diamètre, froncez sur ce cerceau un long volant de soie d'au moins 0 m. 30 alourdi au bas par de grosses perles de la même teinte; vous pouvez coudre vos perles espacées les unes des autres de 0 m. 10 à 0 m. 12 centimètres, ou, au contraire, se touchant bien serrées.

Vous suspendez ce cerceau au plafond par trois attaches, trois grosses cordelières de la teinte du volant, ou trois chaînettes d'acier que vous achetez au mètre. Vous faites descendre les ampoules électriques juste à la hauteur du cerceau; elles sont donc invisibles derrière le volant.

Vous pouvez varier à l'infini l'arrangement du volant, en mettre trois superposés, le remplacer par du filet sur transparent de soie. A vous de combiner sur cette idée mille arrangements différents; mais souvenez-vous que les lignes les plus simples sont toujours les plus jolies.

Pour une chambre, vous pouvez faire ce même arrangement en dentelle ou en tulle en superposant plusieurs volants.

Pour une entrée, vous combinerez un plafonnier original avec une grande corbeille à papier en osier japonais; vous coupez dans le fond quelques brins d'osier pour la rendre plus ajourée, vous la doublez d'une mousseline de soie jaune ou rose et vous l'appliquez directement au plafond en emprisonnant l'ampoule; il est facile de la maintenir au plafond par quelques pointes fines.

L'effet est tout à fait joli. Essayez, et vous verrez.

Une simple mais très grosse lanterne japonaise en papier jaune est très jolie dans un couloir.

Toute femme de goût saura apporter mille variantes à ces diverses combinaisons et donnera à son intérieur la douce lumière de l'intimité qui fait qu'on apprécie encore davantage le coin du feu et la table familiale, maintenant surtout où l'on est davantage chez soi.

De Guiche.

Correspondance

Nous répondrons à toutes les questions féminines qui nous seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Mme d'H., à Neuilly. — Tous nos regrets, mais nous ne pouvons vous fournir l'adresse désirée. Consultez votre médecin, il peut vous renseigner utilement.

Germaine. — Pour conserver à votre teint sa fraîcheur, je vous conseille la crème non grasse de Mme Rambaud, ainsi que sa poudre de riz sans bismuth assortie à votre teint. Crème, 2 fr. 50 et 4 fr. Poudre, 3 et 5 fr., rue Saint-Florentin, 8, Paris.

Louise C. — Supprimez le vin au repas du soir, et, avant de vous coucher, mettez vos pieds dans l'eau froide pendant cinq minutes. Il en résultera pour vos nuits un très grand bien-être.

Jeanne D. — Vous apprendrez très bien la coupe et la mode par correspondance. Adressez-vous à Mme Piquot, 59, r. Rivoli.

Inquiète. — Supprimez les veillées, les lectures prolongées, les fins travaux à l'aiguille, le séjour dans un air vicieux, etc. Suivez une médication ferrugineuse; enfin, soignez votre état général.

Paula. — Avec un peu d'ouate hydrophile, trempée dans l'eau tiède mélangée de borax en poudre et d'eau de Cologne, humectez votre nez plusieurs fois par jour. Le matin, lavez-le avec de l'eau aussi chaude que possible.

MODES ET CHIFFONS

Quand les enfants sont rentrés en classe, que leurs toilettes et leurs trousseaux d'hiver sont complets, les mamans songent à elles. Il semble qu'on ait beaucoup de temps à soi une fois que tout ce petit monde a regagné les bancs du lycée : on peut alors signaler un peu son intérieur et raffiner un peu sa toilette. Tant qu'il fait encore beau et pas trop froid, les tailles d'été paraissent suffisantes. Les jaquettes sont bien un peu courtes; mais peu de femmes sont à ce point esclaves de la mode de ne pouvoir porter un costume deux saisons. Faire faire un tailleur par saison, à l'exclusion de toutes les fantaisies, reste toujours la façon la plus économique de s'habiller. On peut à la rigueur se passer d'un manteau et d'une robe d'après-midi, mais l'un et l'autre ne peuvent jamais remplacer un tailleur. Si vous n'en possédez qu'un prenez-le aussi correct que possible; mais le genre strict est momentanément délaissé. Beaucoup de modèles, parmi les nouveautés, sont garnis de fourrure. Celle-ci n'est plus un luxe aujourd'hui, car les lapins, les rats, plus ou moins travaillés et pompeusement baptisés, sont adoptés par les femmes les plus élégantes. Il y a deux façons d'utiliser la fourrure : ou bien on choisit une cravate mobile qui peut être mise sur n'importe quel vêtement, ou bien la garniture de fourrure fait partie de la robe et ne peut être déplacée. C'est surtout de cette dernière manière qu'on peut utiliser les lapins travestis. Les plus grandes maisons font des manteaux de lapin simili-taupé, et la loutre électrique est maintenant devenue une fourrure de luxe : pourtant le rat pulule aux tranchées!... Un des reproches qu'on peut faire à ces fourrures de fantaisie, c'est d'être tôt défraîchies, de perdre vite la pointe brillante du poil et d'apparaître au bout de peu de temps extrêmement laineuses. Les peluches breitschwantz ou caracul se mélangent heureusement à toutes ces fourrures. On ne voit guère la pelissé classique en astrakan, en loutre ou en taupe d'une seule venue, simplement ornée d'un beau col de zibeline ou skungs : c'est un luxe d'avant-guerre; mais on transforme volontiers les manteaux datant de trois ou quatre ans en les mélangeant avec un tissu : velours, peluche, moire, satin ou duvetyne.

La plupart des paletots et jaquettes peuvent se fermer complètement, de façon à bien protéger la gorge toujours très dégagée par la blouse. Un large col aviateur en fourrure classique ou de fantaisie suffit alors à donner une note très « hiver » à un vêtement de drap. Le manchon doit être assorti au col, que celui-ci soit fixe ou postiche. Ceux-ci sont de forme olive, ou de forme tambourin, mais très peu de forme coussin, sauf pour certains manchons de renard.

C'est une agréable et facile recherche que d'assortir la fourrure de la toque à celle du vêtement, car il en faut généralement très peu pour garnir le chapeau. Ce qui ne se voit pas du tout c'est la longue écharpe dans laquelle on s'enroule. C'est si peu dans la forme actuelle, que les femmes qui persistent à porter ce genre de fourrure ont l'air d'être entortillées dans une descente de lit comme les marchands de tapis ambulants. Lorsqu'on possède une de ces écharpes, ou bien il faut la raceourir de moitié et faire un manchon avec l'autre moitié ou bien la transformer en collet, pelerine ou fiche. On utilise la fourrure pour le dessus des manteaux et la doublure; mais pour tout cela point n'est besoin de dépenser beaucoup, car il y a plus de lièvre, de lapin et de rat que de marrre et d'astrakan!...

Jeanne Farmant.

Parmi les maisons qui ont, malgré l'influence allemande, conservé les traditions *françaises*, il faut citer celle de Linker, 7, rue Auber, qui a su, à l'encontre de beaucoup d'autres, rester *dans sa spécialité*. Aussi, est-elle renommée en France et à l'Etranger, non seulement pour la perfection de ses modèles en tailleur, robes de ville et manteaux, mais aussi pour le sérieux et la tenue parfaite de la maison. Romant avec la coutume de travailler toute l'année sur des créations biannuelles, Mme Suzanne élaboré chaque semaine de nouveaux modèles, ce qui permet d'habiller chaque cliente selon son esthétique personnelle et non avec les robes... déjà vues.

QUELQUES CONSEILS

Potage au riz (nourrissant et économique). — Une poignée de riz, une demi-livre de pommes de terre, 0 fr. 10 de poireau, 0 fr. 10 de crème.

Faire bouillir une heure.

Laver le riz, le jeter dans le potage pendant qu'il bout; laisser cuire vingt minutes.

Un moment de servir, ajouter la crème en tournant.

Potage à la laitue. — Hacher très fin une laitue bien épluchée; la jeter dans de l'eau salée bouillante; laisser cuire un quart d'heure; ajouter deux cuillerées à potage de crème de riz délayée dans le lait froid; cuire cinq minutes; ajouter beurre frais et servir. (Proportion pour deux ou trois personnes). — *Popote*,

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Manteau de breitschwantz garni de castor naturel; ceinture en broderie de chenille. Chapeau de velours noir à fond de castor. — 2. Grand bérét de velours brun cerclé d'une étroite bande de renard blanc. Col de renard blanc garnissant un manteau de bure châtaigne. — 3. Petit collet d'hermine garni de trois rourous de putois. Manchon de forme nouvelle fait des mêmes fourrures. — 4. Mantelet-fichu en peluche moirée grise ourlé de skungs. — 5. Grand manteau de velours de laine prune garni de renard noir formant col châle, revers et de hautes quilles se terminant en poches sur les côtés du vêtement. Manchon souple, également en renard. — 6. Chapeau de loutre cerclé et bordé d'hermine.

LES SPORTS

HIPPISE

Courses de Moulins (4 octobre). — Epreuves de sélection :

Prix de Coulanges (à réclamer, 4.000 fr., 2.400 m.). — 1. Bon Diable, à M. Walter Hay (G. Stern) ; 2. Roi Gralou, au baron Ed. de Rothschild (Mac Gee) ; 3. Ayan'aco, à M. Pierre Thomas (Floch).

Prix de Couleuvre (8.000 fr., 1.600 m.). — 1. Verine, au baron Ed. de Rothschild (Mac Gee) ; 2. Fielda II, à M. L. Mantachéff (Dounen) ; 3. Brumelli, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill).

Prix de Gréville (15.000 fr., 2.200 m.). — 1. Triomphant, à M. L. Andrant (Cormack) ; 2. Mazzara, à M. W. Vanderbilt (O'Neill) ; 3. Yverdon, à M. J. D. Cohn (Floch).

EDUCATION PHYSIQUE

Concours athlétiques féminins. — L'Association féminine, sportive et d'éducation physique Femina-Sport organise pour le dimanche 8 octobre, au stade Brancion, ses épreuves annuelles de sports athlétiques. Cette manifestation aura lieu de 2 heures à 6 heures du soir.

1^{er} Concours spécialement réservés aux membres adhérents de Femina-Sport ;

2^{er} Concours ouverts à tous les sociétés et clubs féminins.

La Bourse de Paris
DU 4 OCTOBRE 1916

Marché assez calme aujourd'hui, mais toujours orienté vers la fermeté. Les différences de cours sont peu sensibles. On note toutefois quelques plus-values appréciables dans le groupe espagnol et dans celui des Industrielles russes.

Du côté de nos rentes, le 5 0/0 se retrouve à 90, le 3 0/0 s'allourdit à 61,80. Parmi les fonds étrangers, l'Extrême s'avance à 100 ; Russes peu modifiées.

Les établissements de crédit restent soutenus. Il en est de même des grands Chemins français : le P.-L.-M. se traite à 1.040, l'Orléans à 1.101, l'Ouest à 700. Aux lignes espagnoles, tandis que le Nord-Espagne s'inscrit à 416,50, le Saragosse s'améliore à 417, les Andalous à 393.

Cupriferes peu modifiées. Rio, 1.740.

En banque, les tendances restent satisfaisantes.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 109 1/2 ; Amsterdam, 238 1/2 ; Pétrrogard, 187 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 90 1/2 ; Barcelone, 589.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 119 1/2 ; cuivre liv. 3 mois, 116 1/2 ; électrolytique, 140 ; étain comptant, 175 1/2 ; étain liv. 3 mois, 175 1/2 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 52 ; argent, l'once 31 gr. 1.035 32 d. 3/4.

FOURRURES en tous genres. Réparat. Transformat. 30 % m. cher que partout. EDWABSKI, 205, r. St-Honoré, Paris. Catal. s. demande.

LA ROSÉE remplace le VIN BORDELAISE 5 francs pour 120 litres Franco contre 5 fr. 65 ROSTIAUX, 31, rue du Landy, CLICHY, Seine.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.

Le flacon avec notice 6 fr. 35 francs. — J. RATIE, Phm., 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 OCTOBRE 1916

19

L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

« C'était l'époque secondaire; notre vieille Europe venait de naître, émergeant lentement des eaux sous la poussée des éruptions volcaniques; les mers, les océans commençaient à se limiter; le soleil brillait plus pur, il me semble, et lentement la terre se couvrait des premières cycadées, des primitifs conifères, arbres géants, fantastiques, tels que l'imagination n'en peut rêver; les jeunes ammonites couvraient les plages naissantes, tandis que les trilobites se mouraient, retournaient au néant; dans les marécages, les ichtyosaures, les plésiosaures, les ptérodactyles cherchaient leur pâture, et, dans les branches, les premiers oiseaux s'apprenaient à voler, et le soleil et tout l'immuable azur s'étonnaient de ce vol, de cette vie nouvelle. L'homme n'avait pas encore paru; des mille ans et des mille ans devaient encore passer avant qu'il ne fit son apparition sur notre humble planète; et la nature était splendide, folle, débordeante, fantasmagorique, insoupçonnée. Voilà tout ce que je vois dans une simple ammonite, mademoiselle, dans une de ces coquilles pour lesquelles vous n'avez que du mépris. Et j'y vois bien d'autres choses encore, car tout à coup, ma pensée, franchissant les espaces, sautant par-dessus le temps, passait de ce qui fut à ce qui sera. Car la vie n'est qu'une évolution perpétuelle, et l'huître

que nous gobons sera l'ammonite de demain, à l'époque où l'homme aura sans doute disparu pour faire place à un être plus parfait, plus complet que nous ne le sommes. »

Il s'arrêta et je l'écoutais, stupéfaite. Tout un monde de pensées bouillonnait en moi. C'était cela, la paléontologie ? Mais ce paléontologue était un rêveur, un artiste ! Quelle confusion ! Et moi qui professais pour lui tant de mépris...

Je ne savais que répondre. Je ne pensais même pas à lui répondre, tant tout ce qu'il venait de me dire m'avait bouleversée.

Heureusement, mon oncle entra.

— Je viens de chez vous !

— Je causais avec mademoiselle.

Mon oncle me regarda. Certainement il me trouva une allure bizarre, du moins je me l'imagineai, et, toute rougissante, toute confuse, je m'éclipsai pour les laisser causer.

Je grimpai dans ma chambre pour mettre un peu d'ordre dans ma pauvre tête bouleversée, et, mot à mot, je reconstituai tout ce que venait de me dire M. Margerie, son enfance, ce travail acharné dans le but de venir en aide aux parents; puis, la désillusion, le découragement; cette solitude d'âme si semblable à la mienne et cette science, si nouvelle pour moi, cette science de poète et de rêveur !

Ah ! mon oncle avait raison, M. Margerie avait une belle âme ! Il l'avait deviné, lui, mais moi, il avait fallu que l'homme s'expliquât, se dévoilât, se montrât clairement tel qu'il était.

Et, chose bizarre, je le trouvais moins laid, tandis qu'il me parlait tout à l'heure. Sa figure s'était illuminée, son œil rayonnait et c'était comme un éclat d'intelligence qui le transfigurait.

Et ce mot de paléontologie ne m'effrayait plus maintenant que je comprenais tout son sens, tout ce qu'il voulait dire. Comme il avait dû se moquer de moi, pauvre ignorante qui n'avait que du mé-



LES MALADIES DE LA FEMME

CURE D'AUTOMNE

Il est un fait reconnu qu'à l'AUTOMNE comme au printemps, le Sang, dans le corps humain, suit la même marche que la sève chez la plante; aussi entendez-vous tous les jours dire autour de vous : « J'ai le sang lourd. » Il est donc de toute nécessité de régulariser la Circulation du Sang, d'où dépendent la vie et la santé. Il faut faire une petite cure de six semaines environ avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

C'est surtout chez la Femme que cette nécessité devient une loi. En effet, la Femme est exposée à un grand nombre de maladies, depuis l'âge de la Formation jusqu'au Retour d'Âge, et nulle ne doit ignorer que la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, préparée avec des plantes dont les poisons sont rigoureusement exclus, guérit toujours sans poisons ni opérations les Maladies intérieures : Métrites, Fibromes, mauvaises Suites de Couches, Tumeurs, Cancers, Hémorragies, Pertes Blanches; elle régularise la circulation du Sang, fait disparaître les Varices, les Étouffissemens, les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY régularise les époques douloureuses, en avance ou en retard. Son action bienfaisante contre les différents Malaises et Accidents du RETOUR d'ÂGE est reconnue et prouvée par les nombreuses lettres élogieuses qui nous parviennent tous les jours.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : 4 fr. le flacon, franco gare 4 fr. 60. Les trois flacons, 12 fr. franco contre mandat-poste adresse Pharmacie MAG. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratis.)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

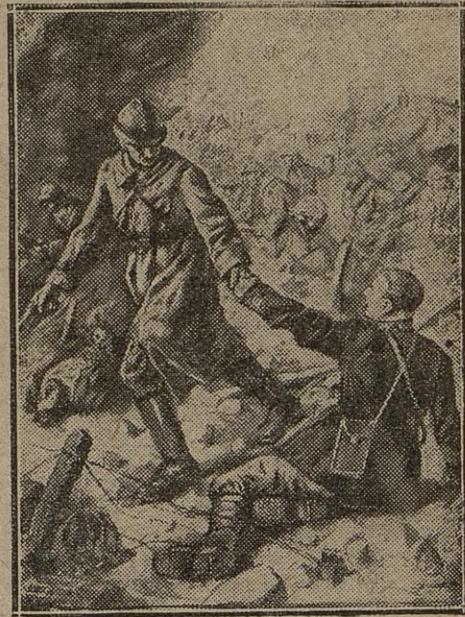
jeudi 5 octobre 1916

SUISSE Collège catholique français de CHAMPISTET, Lausanne. Préparation aux Baccalauréats. Installation moderne. Parc magnifique. Rentrée octobre 1916.

Prime supplémentaire

Deux magnifiques estampes de JONAS

Tirage de luxe. Papier grainé. Grandes marges, 53 x 41 exclusivement réservées à nos Abonnés d'un An



LIEUTENANT... A VOUS L'HONNEUR !

...frappé mortellement en pleine attaque, le capitaine Auguste F... confie à son lieutenant la conduite de ses hommes par ces simples mots : « Lieutenant... à vous l'honneur ! »

et LA PERMISSION DU BERCEAU allusion touchante aux permissions de naissance récemment accordées à tous les militaires qui viennent d'être pères.

Joindre, pour tous frais, au montant de l'abonnement ou du renouvellement : 1 fr. 30 pour la France et les Colonies; 1 fr. 60 pour l'Etranger.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 OCTOBRE 1916

que nous gobons sera l'ammonite de demain, à l'époque où l'homme aura sans doute disparu pour faire place à un être plus parfait, plus complet que nous ne le sommes. »

Il s'arrêta et je l'écoutais, stupéfaite. Tout un monde de pensées bouillonnait en moi. C'était cela, la paléontologie ? Mais ce paléontologue était cent fois, mille fois plus artiste que moi, et combien meilleur en tout cas !

Je restai jusqu'au dîner plongée dans mes pensées. Quand je descendis, mon oncle paraissait tout guilleret : il se frottait les mains et fredonnait, ce qui ne lui était, je crois, jamais arrivé. Je lui fis la remarque.

— Ah ! c'est que tu ne sais pas ! me dit-il.

— Non ! Quoi ?

— M. Margerie va probablement me faire don de son ammonite d'or.

— Cela ne m'étonne pas ! répondis-je.

Et, en effet, après ce qu'il venait de me dire, je comprenais bien que cette ammonite-là ne devait pas avoir une grande valeur pour lui.

— Cela ne t'étonne pas ! bondit mon oncle ! Eh bien, moi, si ! Aussi il me tarde d'être à demain pour connaître ses conditions.

— Oh ! il vous fait des conditions ?

— Oui ! Un échange plutôt, je crois. Enfin, nous verrons ! Oh ! il me tarde d'être à demain.

Mon oncle dina gaiement, mais moi j'étais trop troublée, trop préoccupée par tout ce que j'avais entendu. D'ailleurs, mon oncle était de si bonne humeur qu'il ne s'aperçut même pas de mon émotion, et pourtant je ne pensais guère à dissimuler.

14 décembre 190...

Il fait aujourd'hui un temps épouvantable, et j'ai ce malheur d'être fâcheusement impressionnée par la température ; un joli soleil riant dans un ciel bleu me rend joyeuse pour toute une journée ; que l'azur se voile d'un manteau de cendre légère, et me voilà mélancolique et rêveuse ; la pluie me rend d'une humeur massacrante : il n'y a pas de baromètre au monde plus impressionnable que moi.

(A suivre.)

F^{me} de POSTICHES et une veuve
HERMOSA, 24, Boul. de Strasbourg, Paris.
Exécute également commandes particulières au prix de fabrique.
Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec détails.



AVIS

La Maison Amieux-Frères avait jusqu'ici supporté seule, pour les sardines, les augmentations sur toutes matières premières, et maintenu les mêmes prix qu'avant la guerre. Elle se voit obligée, vu les augmentations excessives de 1916, de faire subir à ses prix d'avant la guerre, une augmentation qu'elle limite à seulement 20 %.

La Maison Amieux-Frères continuera à réserver au Secours National, le prélevement que, depuis la guerre, elle lui a réservé sur partie de ses ventes de sardines.



INSTITUTION SÉVIGNE éducat. complète pour jeunes filles, Conf. Rambouillet (S.-et.-O.) Pens. 7 à 800 f.p. an. Gd jard.

LES REPAS sur le FRONT

Maison Centenaire
Fondée par APPERT
en 1812

Chevallier-Appert
fournisseur de l'Intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. Appréciez ses plats froids: Pigeon Médicis, Jamon d'York glacé en tranches. Laitues froides à la Tartare. GROS: 30, Rue de la Mare, Paris, XV. Catalog. franco.

DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

Pour hâter la Victoire, souscrivez à l'Emprunt. La France compte que chaque Français fera son devoir, que chacun, dans la mesure de ses ressources, apportera sa contribution à la Défense nationale.

La nouvelle rente française 5 % *exempte d'impôts*, garantie contre toute conversion avant le 1^{er} Janvier 1931, est émise à 88 fr. 75 payable en quatre termes : 15 francs en souscrivant; 23 fr. 75 le 16 Décembre 1916; 25 francs le 16 Février 1917; 25 francs le 16 Avril 1917. *Les souscripteurs qui se libèrent en une seule fois* ont droit au coupon venant à échéance le 16 Novembre 1916, ce qui fait ressortir :

**Le prix d'émission à 87 fr. 50
Le rendement net à 5 fr. 70 %**

La souscription ouverte le 5 Octobre sera close, au plus tard, le 29 Octobre 1916.

La BANQUE DE FRANCE admettra cette rente en garantie d'escompte et d'avances.

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT

Caisse Centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Recettes de l'Enregistrement, Bureaux de Postes, Caisse des Dépôts et Consignations, Banque de France, Recette Municipale de la Ville de Paris, Caisse d'Épargne, Banques et Etablissements de crédit, Agents de change et Notaires.

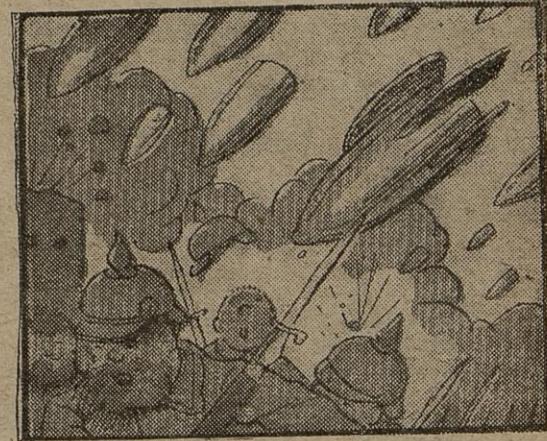
Souscrivez au deuxième Emprunt de la Défense nationale



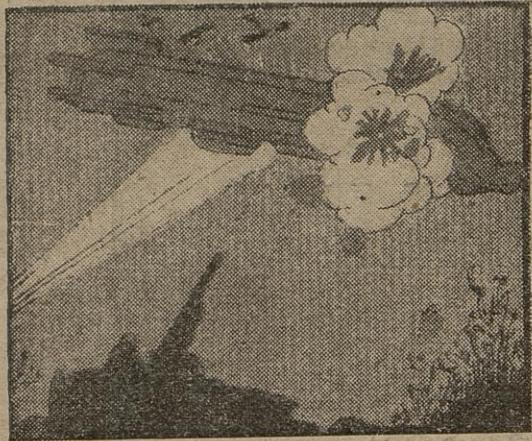
— Tout va bien, nous les aurons. Que faut-il pour cela ? Aider nos soldats dont le courage et l'endurance font l'admiration du monde.



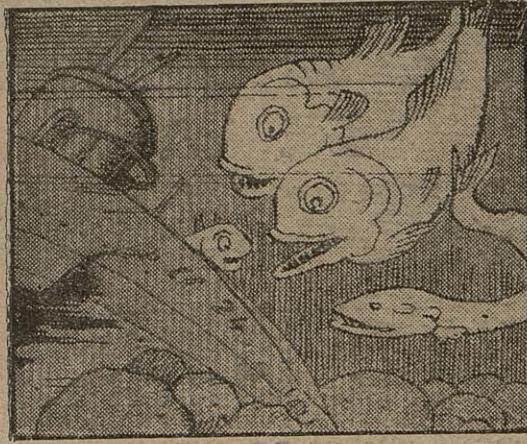
— Que faut-il faire pour les aider ?
— Leur donner des munitions, des canons, des armes...



... en telles quantités qu'une pluie de fer ébrase nos ennemis ou les mette en complète déroute.



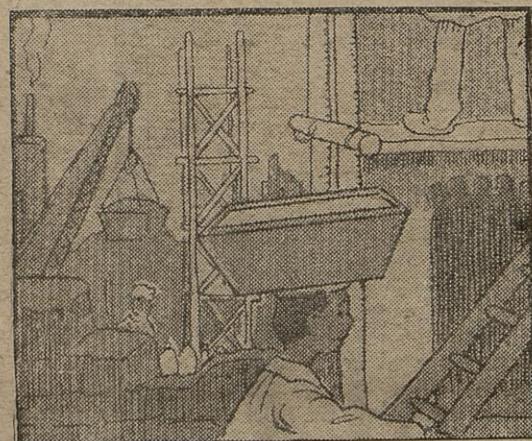
Leur donner des auto-canons ou des avions pour anéantir ces lâches assassins qu'on appelle les pirates de l'air.



Ou des engins qui réduiront à néant cette fantaronnade : « L'avenir de l'Allemagne est sur l'eau »



C'est alors que, débarrassés des barbares, nous reprendrons nos travaux dans les champs, dans les ateliers, dans les usines.



Nous reconstruirons les cités dévastées.
« Quand le bâtiment va, tout va », dit un vieux dicton populaire.



Cette aide tu peux l'apporter toi-même, en souscrivant au deuxième Emprunt de la Défense Nationale...



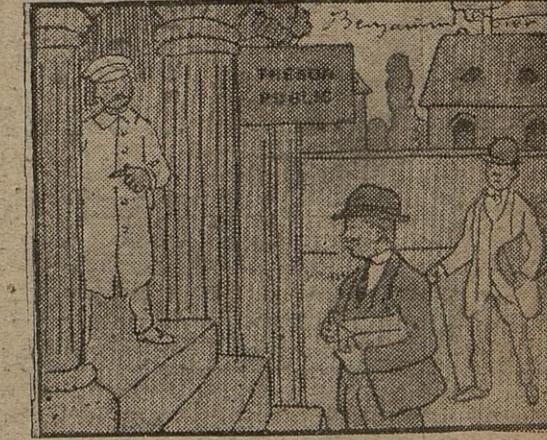
... qui te rapportera un intérêt copieux.
Tu participeras ainsi au succès de nos armes ; tu feras ton devoir de Français.



Tu placeras au milieu des souvenirs de ton foyer le certificat qui montrera à tes descendants que tu as été un bon patriote...



... et que tu auras travaillé pour la défense du droit et de la liberté des peuples
— Tu m'as convaincu.



... dans une heure, mes économies seront à la Banque ; moi aussi je veux souscrire au deuxième Emprunt de la Défense Nationale.

Nous publions hier l'image que dessina Hansi et qui va être distribuée dans les écoles à l'occasion du 2^e emprunt pour la Défense nationale. Voici aujourd'hui l'image composée, à la manière d'Epinal, par l'humoriste Benjamin Rabier.

(éditée par Deyambez.)